



DEPOSITED BY THE FACULTY OF  
GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

★ IxM

.1F2.1939



UNACC. 1939



Les Juifs dans les oeuvres des frères Tharaud

Thèse

présentée pour la Maîtrise-ès-Arts

par Amelia Mary Farrell

le 27 avril 1939

McGill University

## Les Juifs dans les oeuvres des frères Tharaud

### Table des Matières.

- I. Brève étude biographique des frères Tharaud -  
comment s'explique leur intérêt pour les  
Juifs.
- II. L'histoire des Juifs.
- III. La religion, les mœurs et le caractère des juifs.
- IV. Les persécutions et les pérégrinations.
- V. Les Juifs et le communisme.
- VI. Conclusion: Est-ce que les Juifs seront un  
jour une nation ?

1. Brève étude biographique des frères Tharaud - comment s'explique leur intérêt pour les Juifs.

Aucun psychologue de race ne peut négliger les Juifs - les Juifs, leur lutte pour la vie et leur exil éternel. Cette race a donné à Jérôme et Jean Tharaud, chercheurs patients des idées primitives et anciennes, des sujets pour la plupart de leurs livres. Ils écrivent d'observation personnelle de la race juive, particulièrement les Juifs de l'Europe centrale, qui sont les principaux personnages de leurs oeuvres. Ainsi, "les Juifs errants, dans leur installation précaire en Europe, avec leur inquiète pensée toujours orientée vers Jérusalem, à travers d'incertaines conditions d'existence, apparaissent pour la première fois dans la littérature française." (1)

Comment se fait-il que des Chrétiens français aient montré un intérêt si sympathique, mais cependant, si critique, pour la race juive et ses nombreux problèmes? Pourquoi les frères Tharaud ont-ils fait les Juifs les sujets de deux tiers de leur cinquantaine de livres ?

Considérons la vie de ces frères collaborateurs pour voir ce qu'il y a dedans qui explique leur intérêt pour les Juifs.

Les frères Tharaud, Ernest et Charles, naquirent en 1877 et 1874, à Saint-Junien, Haute-Vienne, Limousin. La famille déménagea à Paris; Ernest fréquenta le lycée Louis-

---

(1) de Poncheville, A. Mabilille - "L'oeuvre de J. J. Tharaud"

le-Grand, où il montra une intelligence et une vivacité remarquables, mais une frivolité et une indifférence complètes pour ses études. C'est plus tard, pendant qu'il se préparait pour l'école Normale qu'il étudia fort, et gagna le prix au "Concours Général" avec une composition intitulée "Lettre de Voltaire à Diderot." Cette composition fut considérée digne de publication, ainsi, à l'âge de dix-neuf ans, il s'orientait vers les lettres. Il fut reçu à l'Ecole Normale en 1898 où il trouva une atmosphère stimulante et amicale. Parmi ses professeurs étaient Lanson, Bédier, Brunetière, et Romain Rolland; et parmi ses amis Louis Gillet et Charles Péguy.

Le frère cadet fréquenta l'Ecole Sainte-Geneviève à Paris, où il étudia les mathématiques. Il se prépara pour l'Ecole Militaire de Saint-Cyr au lycée Saint-Louis mais il échoua dans ses examens. Un an plus tard, il revint et suivit tant de cours et étudia si fort qu'en 1901 il reçut de la Sorbonne, une licence en philosophie, et un diplôme de l'Ecole des Sciences Politiques, et en 1902 son baccalauréat de la Faculté de Droit.

La collaboration des deux frères commença quand ils étaient très jeunes. C'est à l'Ecole Normale que Péguy les baptisa des prénoms Jérôme et Jean - noms qu'ils gardèrent pour leurs livres. Voilà l'origine du double J avec lequel ils signent tous leurs livres. Dans les premiers jours de leur collaboration, Péguy fut l'inspiration la plus forte des jeunes écrivains. Il estimait chez Jérôme sa perfection de goût qui, même pendant les journées à l'Ecole Normale, révélait l'irréprochable ouvrier littéraire, avec son amour du métier, sa

piété de l'ouvrage bien fait, la probité de l'art, l'excellence de l'outil, la conscience et le jugement infaillible.

"Tharaud ne lit pas, disait-il, il entr'ouvre un livre avec le doigt, flaire une minute entre deux pages, et il ne se trompe jamais." (1)

Il lisait tous les auteurs avec une compréhension et une curiosité avide - cette curiosité inépuisable de savoir, qui est responsable pour ses nombreux voyages dans presque tous les coins du monde. Quelquefois son frère Jean, qui préparait alors l'examen de Saint-Cyr chez les Pères de la rue des Postes, arrivait en coup de vent et faisait une entrée noire, cordiale et turbulente. Plus grand que son frère, brun de cheveux et de peau, l'air un peu espagnol, il faisait avec son aîné un contraste plaisant. Celui-ci, petit et chauve, les yeux lumineux, bon et parfois malicieux, ne manquait jamais de consulter avec soin son cadet. Le manuscrit en train, comme tous les ouvrages qui devaient suivre, fut le produit de deux cerveaux.

La première oeuvre littéraire des frères Tharaud fut un journal, "Les Deux Pigeons," qu'ils publièrent en 1895, encouragés et inspirés par leur cher ami Charles Péguy. Leur première histoire apparut en 1898, "Le coltineur débile," publiée par Péguy, dans ses "Cahiers de la Quinzaine."

Quoique Jérôme ne fût jamais agrégé il fut nommé à la chaire de littérature et de langue française au collège Joseph Eotvos, à Budapest, où il resta de 1899 jusqu'à 1903. Arrivé à Budapest en automne, sans savoir un mot de hongrois,

---

(1) Gillet, Louis - Charles Péguy et les frères Tharaud  
La Revue des deux Mondes  
mars 1926

le jeune professeur loua une chambre meublée, d'un lit, deux chaises, un canapé et un portrait de Bismark, et peu à peu il commença à goûter sa nouvelle vie de liberté, sans devoirs à faire et sans examens à écrire. A Jérôme Tharaud, dont la curiosité de vie ne fut jamais satisfaite, cette ville pleine de couleurs offrit de nombreuses nouveautés. Des millions d'habitants de races diverses, Slovaques, Ruthènes, Roumains, Serbes, Saxons, Tziganes, Juifs et purs Magyars, qui vivaient inextricablement mêlés dans les Marches de Hongrie, la race qui attirait le plus ce Français catholique, c'est la race juive. Comment s'explique cet intérêt pour une race si différente de la sienne, intérêt qui grandit avec le temps, et qui est le sujet de la plupart des livres des frères Tharaud ?

A Budapest, cette ville aux trois quarts israélite, Jérôme fut frappé pour la première fois, par le phénomène juif. La plupart de ses étudiants étaient Juifs, et il lut et expliqua à ceux-ci les chef-d'oeuvres français, en échange il leur fit traduire pour lui des histoires du génie hongrois. Il fit satisfaire son intense curiosité.

Jérôme s'intéressa toujours à ces étudiants juifs, et continua toujours de correspondre avec quelques-uns. Ils lui suggérèrent l'histoire de "Bar-Cochebas," publiée aussi dans les "Cahiers." Cette histoire raconte la vie tragique d'un jeune Juif érudit, qui revient de l'Université de Budapest où il reçut son éducation, chez lui, dans un petit village dans les Carpathes, pour entendre insulter son père ivre. Pour se venger il tâche de tuer le coupable, mais, changeant d'avis, se suicide.

Plein de son nouvel intérêt, Jérôme écrit à son frère de venir rejoindre. Quand cela fut possible, le cadet vint pour étudier Israël avec le même zèle que son frère. Chercheurs curieux des idées primitives, ils ont toujours été intéressés par la religion, la religion juive, si particulière, leur offrit plus de nouveautés que toutes les autres.

Lorsque Jérôme ne pouvait pas quitter ses travaux à l'Université, il envoyait son frère pour étudier les Juifs d'Europe centrale, en lui disant, " Il y a aussi les Juifs sauvages, comme les appellent leurs coreligionnaires . Repars donc là-bas, puisque tu es plus libre que moi pour l'instant. Enfonce-toi dans la plaine d'Europe centrale , je serais étonné que tu n'y assistes pas à des scènes curieuses." (1)

A Budapest, l'amusement favori de Jérôme fut d'aller au ghetto pour regarder les immigrants juifs arriver de Pologne et de Carpathes. Il s'appliqua à les observer avant que les influences chrétiennes eussent fait leur travail transformateur. C'est pour les étudier sous des influences plus complètement juives , que les deux frères visitèrent plus tard, les endroits d'où venaient ces émigrés - les villes israélites du Pologne, les établissements juifs dans les vallées des Carpathes, et les villages juifs de la plaine d'Ukraine. Là, en observant le Sofer, le copiste des saints livres, absorbé dans son long travail, il semblait à ces deux Français qu'ils entendaient résonner à travers les siècles "le vrai accent de Judée, la voix de Jérémie et Job," qu'ils découvrirent le passé " préservé comme dans un mausoléum," Ils sont arrivés à ces

---

(1) de Poncheville, A. Mabilie "L'oeuvre de J.J.Tharaud"  
 Mercure de France  
 1er mai, 1938

deux sentiments fondamentaux, de race et de religion, fondus et brûlant dans la chaleur d'une tradition fervente et unique.

Eux-mêmes profondément Français, aussi loin que possible de n'importe quoi d'hébreu, c'est l'exotisme du judaïsme, de ce peuple étrange d'Israël, qui attire les frères Tharaud.

Ces écrivains ne montrèrent leur intérêt intense aux Juifs dans leurs livres que plus tard. Tout en satisfaisant leur grande curiosité, au sujet de cette race ils écrivirent pour le moment sur des sujets tout à fait différents. En 1900 ils publièrent "La lumière," dédié à Villiers de l'Isle Adam.

Quand la guerre du Transvaal éclata en octobre 1899, Jérôme sentit le grand désir d'y aller comme correspondant de guerre, mais ses devoirs à l'Université l'en empêchèrent. Ce n'est que par des photographies et des cartes-postales qu'il put reconstruire le campagne, et, à Budapest, dans un café inondé de musique, il composa "Dingley, l'illustre écrivain," qu'il finit avec son frère, en mars, 1902. Ce livre, qui montre l'influence de Kipling, pour qui ils ont beaucoup d'admiration, fut publié par Péguy dans ses "Cahiers de la Quinzaine." Dans l'intervalle, ils écrivirent une histoire dramatique sur la guerre de 1870, "Les hobereaux," publié en 1904.

Agissant sur le conseil de Joseph Bédier, ils commencèrent à lire des matières de style plus simples, plus sérieux, et plus classiques dans la composition, tels que les légendes sur la Vierge sainte, et à cause de cette influence, ils écrivirent cinq histoires sous le titre, "La légende de la

Vierge," publiées en 1904. Immédiatement après, ils prirent leur "Dingley," et le refirent presque, pour une deuxième édition, qui reçut le Prix Goncourt, en 1906. Ils continuèrent d'écrire, pour gagner leur vie, en même temps servant de secrétaires, depuis sept ans, à Maurice Barrès, qui les aida et les influença beaucoup. Comme lui, ils ont une révérence pour "le bel autrefois," ils aiment à peindre les conditions de la culture primitive, pas seulement des pays étrangers, mais aussi, de chez eux, de leur province natale de Limousin. Comme de vrais Barrésiens, bien qu'ils demeurent à Paris, ils avouent une passion véritable pour la vie de campagne, adorant les forêts, les vallées de la France rurale, ses mystères, son pathétique, et la sincérité touchante de ses simples paysans. On voit tout cela peint avec charme et puissance dans deux livres, "Les hobereaux," et "La maîtresse servante." Celui-ci, décrit par Barrès comme "un sombre petit chef-d'oeuvre," apparut en 1911.

Dès 1912, les frères Tharaud développèrent un style, unique et particulier, qui prit la forme d'un rapportage excellent, d'une belle tenue littéraire, qui est un mélange de littérature, de poésie, de notes journalistes, et d'histoire impressioniste. De pays en pays, ils voyagèrent, à travers les Balkans, l'Allemagne, la Hongrie, l'Ukraine, l'Espagne, l'Afrique et le Proche-Orient, toujours avec le même curiosité, qui s'exerça particulièrement dans la vie et la culture juive. A partir de ce temps-là, leurs livres se suivirent en succession rapide. En 1912, "La tragédie de Ravillac," publié en 1913,

montre leur intérêt en religion, quand ils peignent Ravailac comme un individu d'un tempérament religieux forcené le meurtrier du roi Henri 1V.

En 1912, Jérôme, qui ne pouvait parler en témoin de la guerre du Transvaal, eut l'occasion d'assister comme correspondant à la guerre Balkane entre la Monténégro et la Turquie. Ses observations sont inscrites dans "La bataille à Scutari d'Albanie," qui apparut en 1913. Ici les auteurs ont peint, avec compréhension et sympathie, la nature primitive du Monténégrin.

Une étude biographique suivit "Scutari," intitulée "La vie et la mort de Déroulède," publiée en 1914.

Puis apparut le deuxième livre se rapportant aux Juifs, ces Juifs qui ont attiré leur intérêt le plus vif pendant les années du professorat de Jérôme à Budapest. Après avoir étudié depuis dix-huit ans les Juifs dans tous les pays d'Europe centrale, ils publièrent en 1917 "L'ombre de la Croix," les résultats de leurs observations. Dans ce livre, la fusion de l'idéalisme et du réalisme, qui est particulièrement marquée dans la race juive, est le "motif." On voit un petit garçon donner sa vie pour sauver celle de son vieux grand-père, le saint Sofer. Sous cet idéalisme et ce sacrifice, on peut voir chez les auteurs un mélange de sympathie et d'ironie.

Pendant cette année-là, ils furent appelés à Marrakech par le général Lyautey, où l'éclatante lumière du Maroc les enveloppa, pour la deuxième fois. "Rabat, ou les heures marocaines," publié en 1918, fut un des résultats littéraires

de leurs observations en Afrique. Nous voyons, comme nous avons vu dans "La fête arabe," le vif regret que la civilisation musulmane fût en danger de disparaître.

Plus tard, pendant la grand guerre, les deux frères se trouvèrent dans les tranchées de Champagne près de Reims. C'est alors qu'ils écrivirent "Une relève," au sujet de la guerre.

En 1920, ils revinrent au sujet marocain, dans leur livre, "Marrakech, ou les Seigneurs de l'Atlas," Marrakech leur révéla la noblesse d'Israël, mais décidément, Israël les intéresse davantage. Ils furent séduits par les ghettos marocains, avec leur aspect affreux et misérable qui contraste si parfaitement avec la civilisation islamique. Et, pendant la même année, on les trouve encore dans l'Europe centrale à écrire sur la vie juive qu'ils ne peuvent oublier longtemps. Dans "Un royaume de Dieu," ils peignent l'enthousiasme religieux qui possède tout un peuple - les Juifs d'Europe centrale. Ce livre est plein d'intérêt psychologique et de descriptions pittoresques. Il montre plus qu'aucun autre combien profondément les Tharaud ont étudié leur sujet et l'histoire juive.

En 1921 apparut " Quand Israël est roi," dont Jérôme commença à ramasser les matériaux pendant ses années à l'Université de Budapest. Ses fréquentes visites au ghetto de Hongrie, et celles de son frère cadet en Hongrie, en Ukraine et en Pologne, eurent pour résultats cette profonde compréhension de la psychologie juive qu'ils montrent dans leurs oeuvres. Les Tharaud semblent nés pour comprendre Israël - ses qualités ainsi que ses défauts, - et nous l'expliquer. Quelle insatiable

curiosité ils ont pour les Juifs! Comme ils savent les dépeindre ! Ce livre révèle un nouvel aspect des Juifs - les Juifs dans la politique. C'est la première fois que cet aspect apparaît dans leurs livres, mais ce n'est pas la dernière. Après la guerre, les écrivains revinrent en Hongrie pour continuer les études commencées en 1899. C'est alors que s'est ouverte l'ère d'un messianisme virulent - proprement révolutionnaire. Si les Juifs paysans d'Ukraine, de Pologne et de Hongrie "n'avaient aucune idée du rôle que jouaient dans cette agitation leurs coreligionnaires méprisaient d'ailleurs comme des gens qui ont coupé leurs pailis, renoncé au vieux caftan et dit adieu pour toujours aux usages des ancêtres," il n'en est pas moins vrai que Bronstein-Trotsky se place à l'origine de la révolution russe, et que l'éphémère révolution hongroise fût l'oeuvre du groupe israélite qui avait Bela Kun pour chef. (1)

Les ruines accumulées à Budapest de novembre 1918 à mars 1919 - quel spectacle pour l'ancien professeur de l'Université quand il revint en Hongrie dans l'été de 1920 ! Qui eût été mieux qualifié que lui pour nous conter "l'expérience sociale" dont ces ruines furent le résultat ?

L'année suivante les frères Tharaud écrivirent deux livres " La rose de Sâron" et "La randonnée de Samba Diouf." "La rose de Sâron" met sous nos yeux des portraits véritables des rabbins d'Amsterdam. Dans ce livre il s'agit surtout des étudiants faméliques de ces pauvres séminaires qui sont en Europe centrale les "yéchiba." " La randonnée de Samba Diouf"

---

(1) de Poncheville , A. Mabile "L'oeuvre de J.J.Tharaud"  
Mercure de France, 1er mai 1938

montre le second "leitmotiv" des Tharaud, - la guerre, dont ils ont déjà parlé dans "Une relève." C'est la charmante histoire d'un nègre, qui fut envoyé à la guerre d'un village africain, par les habitants.

En 1923, ils publièrent un autre livre au sujet de ce Maroc qu'ils étudiaient pendant leurs campagnes en Afrique avec le général Lyautey, et ils l'intitulèrent "Maroc."

La Palestine et la Syrie arrêtaient ensuite l'attention des frères Tharaud. Là, ils purent continuer leurs observations sur Israël dans son propre habitat et en même temps, ses voisins, les Syriens. Quel que soit le pays qui les appelle, ces voyageurs, descendants de marins, ne peuvent pas résister. Les Tharaud disent qu'il est dans leur destin de mourir sur le chemin et ils ne font rien pour éviter ce sort. Ainsi, ils vaguèrent vers la Palestine, où ils pensèrent arriver, à temps pour assister à la célébration des Pâques juive et chrétienne, à Jérusalem. C'est la première fois qu'ils visitèrent ce pays, où à l'occasion du sionisme, ils trouvèrent la vivante matière d'un nouvel ouvrage, "L'an prochain à Jérusalem," publié en 1924, et dans l'aboutissement du vieux rêve hébraïque, une conclusion à leurs romans juifs, "L'ombre de la Croix," "Quand Israël est roi" et "Un royaume de Dieu," Ils passèrent ensuite en Syrie afin d'y étudier de près, sur les chemins d'Alep, de Beyrouth et de Damas, le magnifique effort poursuivi par le général Gouraud. Ils rapportèrent leurs observations dans "Le chemin de Damas," qu'ils publièrent en 1923.

Revenus d'Orient ils voyagèrent au Riff espagnol pour observer un autre peuple, les Espagnols. Le résultat littéraire de cette expérience fut "Rendez-vous espagnols," publié en 1925.

En 1926, les frères Tharaud écrivirent leur troisième étude biographique, et cette fois leur sujet fut leur ami et inspirateur, Charles Péguy. Ce livre avère leur art du portrait et c'est un témoignage d'une valeur inestimable sur l'élite de l'époque. Deux ans plus tard une autre biographie suivit, dans lequel ils écrivirent leurs vies de secrétaires avec leur ancien maître, Maurice Barrès. Ils appelèrent ce livre "Mes années chez Barrès."

Mais ils ne peuvent pas rester longtemps séparés de ces Juifs qui les intriguent si fort. Et, en 1928, ils publièrent la "Petite histoire des Juifs," livre où se montre l'aisance des Tharaud à se mouvoir dans le cercle des idées et à nous y entraîner. Rien de pesant ! ils nous livrent la quintessence de ce qu'ils ont dès longtemps digéré. Du nouveau à foison sur des choses antiques et inconnues. Des vues ingénieuses et curieuses pour nous délasser des vues profondes, s'il en était besoin.

Leur intérêt pour la religion est évident dans un livre qui apparut en 1929, "La chronique des frères ennemis," livre dont le style est influencé par celui d'Anatole France. L'histoire montre comment, en quelques années un petit groupe humain peut changer de religion, et d'âme, et comment un bouleversement d'une portée aussi universelle que la Réforme de Genève fut l'oeuvre d'un homme sans doute, mais aussi le résultat de petits événements tout locaux.

La guerre qui apparaît plusieurs reprises dans les oeuvres des Tharaud se retrouve encore dans "L'oiseau d'or," qui raconte des expériences des deux frères soldats pendant la grande guerre. Ce livre fut publié en 1930. Durant cette année apparut "Fez, ou les bourgeois de l'Islam," autre livre qui nous mène en Afrique.

Les deux livres qui suivirent en 1932, montrent des intérêts différents, le premier, "Les bien-aimées," roman qui nous rappelle un autre roman, "La maîtresse servante," montre la même fantaisie délicate et une plus grande science de la psychologie individuelle et collective. Le second, "Le jument errante," est la vieille complainte du Juif errant, mais pour varier un peu, ils mettent cette complainte dans la bouche d'une jument qui représente un Juif typique. Ce conte fantastique, nous introduit dans un sordide et merveilleux domaine ou par quel sortilège ? - tout devient à l'instant acceptable et plausible. Nous sommes aux côtés de l'auteur dans les rues juives de Varsovie, "bordées d'immeubles à trois ou quatre étages, avec frontons, balcons, pilastres, et chapiteaux en misérables matériaux qui s'effritent et s'écaillent." Le prince d'Israël, transformé en bête de somme par les maléfices d'Asmodée; celle que les enfants chassent éternellement à coups de pierre communale, parce que la prairie communale est réservée aux bêtes chrétiennes du village; c'est elle qui conte ses malheurs à Isrolik le fou, un de ces revenants du ghetto à qui la faim donne toujours des songes un peu hallucinés. Elle déroule la légende et l'histoire d'Israël ses incessantes persécutions et pérégrinations, ses malheurs et

ses espérances, ses illusions et ses désillusions, ses délires prophétiques et ses enthousiasmes dangereux.

Après la grande guerre quand les Juifs entrèrent pour la première fois dans la politique, les frères Tharaud y trouvèrent beaucoup de beaux sujets pour leurs oeuvres. Ils ont déjà écrit l'histoire des Juifs communistes en Hongrie, dans "Quand Israël est roi," et plus tard, en 1933, "Quand Israël n'est plus roi," où ils décrivent l'offensive d'Hitler contre les Juifs. Dans "Vienne la rouge," écrit un an plus tard, nous voyons encore leurs enquêtes sur les conflits sociaux où la question de la race sémitique intervient. Là, ils décrivirent Vienne sous la dictature juive inspirée par les idées communistes de Karl Marx.

Pour un moment ils quittèrent Israël pour revenir à l'Islam, et pour écrire "Les cavaliers d'Allah," le premier d'un cycle de livres, intitulé "Les mille et un jours de l'Islam."

C'est à ce temps-là qu'allait s'effronder l'armature politique de l'Ethiopie où de vieilles coutumes plusieurs fois séculaires allaient sans doute disparaître pour toujours, et, bien entendu, Jérôme et Jean Tharaud ne pouvaient faillir de parcourir cet empire mystérieux sur lequel ont couru tant de légendes. Avec leur art merveilleux, ces peintres parfaits déroulent sous nos yeux la prodigieuse histoire de ces dynasties égyptiennes dans le livre intitulé "Le passant d'Ethiopie," publié en 1936, un vrai conte d'Orient qui a son dénouement au vingtième siècle. Il va sans dire que l'origine juive des Ethiopiens a contribué beaucoup à l'intérêt des Tharaud à cette race.

Pour poursuivre leurs études des Juifs dans la politique ces voyageurs infatigables retournèrent en Espagne. Là aussi, ils reconnurent que Karl Marx s'était fait sentir pendant les années dures suivant la guerre. Le livre où ils décrivent l'Espagne communiste s'intitulé "Cruelle Espagne," histoire qui nous amène jusqu'à la révolution.

Pendant cette même année de 1937, ils voyagèrent pour la seconde fois en Syrie, pour observer la Terre-sainte modernisée, décrite dans "Alerte en Syrie."

En 1938, ils publièrent "Les grains de la Grenade," et "Le rayon vert," le deuxième et le troisième du cycle, "Les Mille et un jours de l'Islam," où, la religion des Musulmans attire encore leur attention et leur curiosité.

Il semble que les frères Tharaud ne pouvaient pas avoir d'autre métier que celui d'écrivain, et qu'il fallait qu'ils écrivent ensemble. Séparés de temps à autre par le hasard et quelques difficultés d'existence, ils se retrouvent toujours pour travailler de compagnie.

Comment travaillent-ils à deux ? Quelle est la part de l'un et de l'autre ? Qui sait ? Personne. Pas même ces auteurs eux-mêmes. Il est absolument impossible de dire que, dans toute leur oeuvre, une seule phrase, ou même une seule virgule appartient à l'un ou à l'autre. Dès qu'une idée prend naissance dans une de leurs cervelles, elle est aussitôt éprouvée dans la cervelle de l'autre. Ainsi, comme on s'en doute, les idées sont loin de naître toujours avec une clarté parfaite, cette chose obscure, cette tentative d'idée qui s'efforce chez

l'un d'entre eux d'arriver à la lumière, est aidée, tirée par l'autre, qui s'emploie de son mieux à la faire sortir de son puits.

"L'obscurité est surtout mon domaine," dit Jean, "je suis bien plus confus que mon frère. Je patauge beaucoup plus volontiers dans un marais de sentiments et d'idées, où je risquerais souvent de me noyer, si Jérôme ne me tendait une perche secourable. Au milieu de mes hésitations, il saisit le mot qui permettra de sauver l'idée embourbée. Parfois il y renonce, son esprit toujours clair refusant de me suivre dans mes velléités. Alors commence la bataille; je m'obstine, me mets en fureur jusqu'à ce que je l'aie convaincu qu'il y a cependant quelque chose dans cet informe bégaiement ou que lui-même ait fini par me persuader du contraire qu'il apaise mes colères." (1)

Cette manière de travailler explique sans doute pourquoi, dans leurs voyages, ils ne prennent jamais une note. Ils croient que les notes les gêneraient en exprimant leurs vraies impressions. Dépendant de leur mémoire, ils ont l'avantage de ne retenir que les traits les plus larges, les impressions les plus fortes et plus générales.

Ainsi nous avons vu ces deux vagabonds errer de pays en pays cherchant à satisfaire leur curiosité inépuisable pour la race humaine et pour ce peuple étrange d'Israël en particulier.

Nous nous demandons si les Tharaud admirent ou méprisent ces Juifs qu'ils ont peints dans la plupart de leurs livres. Leur attitude s'équilibre entre l'ironie et une certaine sympathie pour Israël et ses problèmes.

---

(1) Tharaud, J.J. "Comme nous travaillons à deux"  
Le Figaro  
Le samedi, le 3 décembre, 1938

Ils ont été accusés d'être anti-sémite, mais les Tharaud n'ont pas de haine pour la race, ils ont, au contraire, à mon avis, beaucoup de sympathie pour ces Juifs qui n'ont jamais eu ni goût ni modération. Ils inclinent à relever l'élément juif, dans les tumultes et les révolutions d'Europe. Le ferment juif est pour eux un danger particulièrement sérieux pour la société. Leur ironie ne peut s'empêcher de se jouer, de l'amour juif pour possession, pour de la controverse, sur l'absence de courage physique, et, de leur horreur de la violence d'effusion de sang.

A cause de leurs nombreux voyages par le monde, ces auteurs ont compris plus que personne cette double vérité; que le monde est vaste, et il n'est un point, de ce vaste monde où on ne rencontre de Juifs.

Les Juifs dans l'oeuvre des Tharaud. considérons donc leur histoire, leur religion, leurs moeurs et leur caractère, ce qui a intéressé si fort les frères Tharaud. Pourquoi ont-ils souffert tant de persécutions qui ont résulté en maintes pérégrinations ? Quel a été leur rôle dans le communisme ? Quel est leur destin ? Est-ce qu'ils seront toujours condamnés à errer de pays en pays, ou, est-ce qu'ils formeront quelque jour une nation à eux ? Est-ce qu'ils posséderont un pays où se reposer après des siècles de pérégrinations ? Comment les frères Tharaud ont-ils présenté ces problèmes dans leurs livres ?

## 11. L'histoire des Juifs.

Quelles sont les circonstances, et les forces, qui expliquent cette existence si étrange des Juifs, dans le ghetto? Comment est-il arrivé que les Juifs, dans n'importe quel pays, où les conduit le hasard, se sont séparés du monde pour vivre dans un isolement absolu ?

La Bible et le Talmud dominant toute la vie juive, ces deux livres sont donc responsables de leur retraite au ghetto et aux communautés juives. Les Juifs sont très attachés à leur Loi, le Pentateuque, qui est les cinq livres de Moïse, que les Juifs appellent la Thora. Celle-ci, une longue bande de parchemin, est calligraphiée par des copistes spéciaux, nommés des "séphorim." C'est un honneur pour une communauté de posséder plusieurs Thora dans la mémoire de la synagogue.

Les Juifs savent la Thora par coeur, mais c'est le Talmud qui a la plus grande influence sur leur vie. Pendant sept ou huit ans, cette immense compilation de tout ce qui a passé dans l'esprit des Juifs intellectuels --- croyances, sentiments, espérances, superstitions, histoires, pratiques religieuses, théologie,---- a gouverné la vie juive.

C'est pour mener une vie d'après les règles du Talmud que les Juifs ont vécu depuis des siècles séparés du monde.

Une des principales raisons de cette hostilité universelle qu'Israël a trouvé sur son chemin, tient précisément à cette volonté de rester à l'écart et de mener sa vie étrange. Jamais le Chrétien n'a oublié, que c'est le Juif,

qui a mis Jésus-Christ sur la croix, ce Juif qui demeure dans un quartier où il mène une vie secrète, avec ses habitudes particulières. " Si le Juif mène une vie cachée, dit le Chrétien, c'est parce qu'il a quelque chose à cacher." (1)

Cette pensée a subsisté pendant tout le moyen âge. Ainsi, il arriva que le Juif qui s'est placé lui-même dans des conditions de vie spéciales, s'étant enfermé dans son ghetto, pour conserver l'intégrité de sa race, se trouva enfermé dans sa communauté, de force. Un beau jour on lui déclara: " Tu as voulu vivre à part dans ton quartier , avec ta Loi, tes idées, tes habitudes. Et bien ! demeures-y pour toujours. Tout autre quartier de la ville te sera défendu. Voici une porte qui limitera désormais l'esprit, dans lequel il te sera permis de respirer. Ton ghetto ne sera plus une prison volontaire, mais une prison obligatoire." (2)

C'est l'Eglise qui a forcé les Juifs de porter, quand ils sortaient, une bande d'étoffe ronde ou carrée, jaune ou rouge, placée sur l'épaule, ou le chapeau imitant les Musulmans. C'est Yakoub El Mansur, conquérant de l'Espagne, qui leur a fait porter cette rouelle qui attirait sur le passage, la dérision et les coups. C'est l'Eglise, encore, qui a défendu aux Chrétiens d'accorder aux Juifs, des emplois éminents - ce qu'elle estimait dangereux pour la société chrétienne. Aussi , l'Eglise fut responsable du confinement d'Israël, à une activité toute particulière : le commerce de l'or. L'Eglise , interdisant le prêt à intérêt aux clercs et aux

---

(1) Tharaud, J.J. "Petite histoire des Juifs" p.20

(2) Tharaud, J.J. " Petite histoire des Juifs" p.22

laïques, l'a donné aux Juifs, qui n'étaient pas dans l'Eglise. Ainsi, le Juif trouva ouverte devant lui une carrière indispensable et maudite, qu'il n'avait connue autrefois. Aussi, Israël, qui a toujours cru qu'il était le peuple élu, destiné à dominer le monde, crut qu'il avait trouvé le moyen de le faire.

Ainsi, nous voyons, que le Juif fut condamné au ghetto, volontairement d'abord, et à l'or, par l'Eglise. En l'enfermant dans une communauté isolée du monde, elle espéra le convertir à la foi chrétienne, mais au contraire, elle lui donna une patrie fut le ghetto; en lui donnant le commerce de l'or, elle prit un mal au Chrétien, mais, elle donna la richesse au Juif.

La vie de tous les jours n'était pas gaie. Il y avait toujours les persécutions, mais entre les persécutions il eut des moments de répit. Après que l'impôt exigé par l'ecclésiastique ou le laïque était payé, il était un peu tranquille.

Les persécutions n'étaient pas réservées à Israël seul, tous les hérétiques les ont connues, eux aussi. Et pendant les persécutions des autres, le Juif était oublié.

Un phénomène bien intéressant est la christianisation de quelques Juifs. Parfois, ce fut à cause de leur haine pour leur milieu, et parfois parce qu'ils croyaient en vérité en Jésus-Christ. Quelle que fût la cause de la conversion, les convertis dénonçaient dans les livres des Juifs tout ce qui était susceptible d'exiter les colères ecclésiastiques.

L'homme qui, pour la première fois, au moyen âge, essaya de mettre l'ordre dans les lois, les traditions,

les contradictions, du Talmud, est Maïmonide, né en Espagne pendant le règne des Maures. Lorsque les Juifs participaient à l'admirable civilisation sémitique, que les Arabes ont développée là-bas, il tenta de faire un Talmud bien organisé, clair et compréhensible, un Talmud très différent du vieux. Il écrivit un livre, "le Guide des égarés," dans lequel il tâcha de concilier la religion, réveillée avec la philosophie d'Aristote que l'on considérait alors comme l'expression de la plus haute raison.

Le résultat fut de ce qu'on pouvait attendre. Grand tumulte en Israël ! Le monde juif se divise en deux camps ; les partisans de Maïmonide, un très petit nombre, d'un côté ; et de l'autre, ses adversaires prétendaient que Maïmonide tâchait, de faire de la religion une servante de la philosophie, de ramener les miracles à des événements naturels, de considérer les prophéties, non pas des inspirations directes de la divinité, mais comme des imaginations, des rêves, des symboles, de nier un paradis et un enfer, et d'avoir sur l'immortalité de l'âme une théorie spiritualiste, en contradiction avec le judaïsme traditionnel, qui prévoit la survie sous la forme de la résurrection des corps.(1)

La lutte continua après la mort de Maïmonide, plus acharnée que jamais. Rabbins Maïmonistes et rabbins anti-maïmonistes continuèrent les débats violents. Un synode de rabbins réuni à Barcelone, excommunia tous les Juifs qui lurent d'autres livres que la Bible et le Talmud. Il ne fallut ni

---

(1) Tharaud, J.J. "Petite histoire des Juifs" p.48

penser, ni avoir d'opinions personnelles ni cultiver l'intelligence. Si le Juif voulait savoir quelque chose, le rabbin répondrait pour lui à toutes ses questions. Ainsi, Israël renonça au seul moyen qu'il eût de s'évader du ghetto, l'activité de la pensée libre.

En se défendant la pensée libre, Israël, s'est défendu le seul moyen de supporter la vie terrible, qu'on lui fit jusqu'au seizième siècle. Le treizième, le quatrième et le quinzième siècles sont les années les plus difficiles de sa vie. Il y avait l'Inquisition en Espagne, les massacres, l'expulsion, tout cela n'eut qu'un résultat: il le ramène à s'attacher plus passionnément que jamais à la cause de son malheur, ses coutumes et sa Loi. L'Eglise détruisait ses livres, les princes confisquaient ses biens, le monde se moquait de lui, et tout cela le renvoyait plus près de son ghetto. On vit la même situation en Italie, en France, en Pologne, en Moravie, en Angleterre. C'est par milliers que les Juifs furent convertis de force au christianisme, en Espagne, après l'expulsion des Maures. Ces Juifs, ou bien Marranes, comme on les nommait, se convertirent pour sauver leurs vies, mais ils étaient soupçonnés de pratiquer leur propre religion à la dérobée.

Une chose qui nous étonne, c'est que dans le ghetto où la vie était si dramatique, où il y avait tant de malheur, tant d'inspiration pour la poésie, il n'y eut aucune littérature née de cette douleur.

Le seizième siècle a apporté un changement dans la vie juive. La misère n'a pas fini, mais, il y avait une atténuation à sa détresse. La Renaissance a amené avec elle, des pensées plus humaines, un adoucissement des esprits et des

mœurs. Les humanistes, qui ne savaient pas l'arabe, ont connu Averroès et les philosophes arabes, en lisant la littérature sémitique. Il y avait, dans plusieurs villes d'Allemagne, des imprimeries hébraïques à l'usage des savants chrétiens. La Sorbonne, qui, pendant le temps de Saint Louis, fit brûler le Talmud, décida de créer une chaire où l'on enseignait l'hébreu. L'amour de la Renaissance, de l'antiquité païenne améliora pour la première fois la condition déplorable des Juifs.

La Réforme, qui se développa à l'intérieur de la Renaissance, fut aussi favorable aux Juifs. Les réformateurs luthériens et calvinistes cherchèrent et trouvèrent dans les livres d'Israël, les critiques des dogmes catholiques qu'ils voulaient, écrites par les Juifs depuis longtemps. Ce fut avec renseignements qu'ils firent leurs attaques, aux principes mêmes, de la foi catholique.

Malgré tout cela nous ne pouvons pas dire que la Réforme fut tout à fait favorable aux Juifs. Il n'y eut jamais un pape plus antisémite que Luther. Au commencement de sa querelle avec Rome, il se pronon<sup>ça</sup> en faveur des Juifs, pensant qu'il pouvait les convertir à sa nouvelle religion. Mais quand il vit qu'Israël refusait de se convertir, il prit une animosité et une haine violente contre lui.

Cependant, dans un sens, Israël profita de la Réforme. Pendant que l'Eglise s'occupait des hérétiques, elle oubliait les Juifs.

La Renaissance et la Réforme ont fait beaucoup pour modifier la vie de la vieille Europe, mais elles n'ont changé

aucun aspect de la vie juive. Toutes ses coutumes, tout ses habitudes, furent gardées aussi soigneusement que dans le passé.

Un siècle plus tard, naquit dans le Sud de l'Allemagne, Moïse Mendelssohn. Il n'était pas un génie, ni même un grand écrivain, mais il prouva une chose importante dans la vie juive: on peut devenir un grand Européen et rester fidèle à la Loi juive. Il fut reconnu à Berlin pour ses talents et il fut admis dans la Société intellectuelle et cultivée.

Ce premier Juif moderne, toujours fidèle au judaïsme, a tâché de créer une harmonie entre Israël et son temps. Il essaya de moderniser le ghetto. Pour faire cela, il eut l'audace de traduire, pour la première fois, la Bible en allemand. Pour les étudiants de la Pologne et de la Russie qui comparaient cette langue au texte hébreu, la traduction représentait une clef de la prison, l'instrument de la délivrance du ghetto, et le moyen de communiquer avec le monde extérieur. Il va sans dire que les rabbins ont crié du scandale.

Cette lutte du ghetto qui commença avec la traduction de la Bible par Mendelssohn, a développé ses effets et se confond avec l'histoire du judaïsme au dix-neuvième siècle. Mais, après la mort du philosophe, ses disciples ont développé un judaïsme qui l'aurait choqué. Ils n'eurent pas comme lui, des souvenirs d'une enfance nourrie dans les traditions hébraïques, et ils hâtèrent de se débarrasser des vieilles coutumes juives, pensant que le seul moyen de devenir moderne était de supprimer tout ce qui pouvait distinguer le Juif du Chrétien.

Au milieu de ce reniement d'Israël par lui-même, fut une femme, Henriette Herz, belle et intelligente Juive, d'origine espagnole. Il est intéressant de remarquer que dans la société juive, les femmes furent les premières à se rapprocher de la société chrétienne. La raison est évidente. La religion juive est réservée aux hommes, les femmes ne fréquentent la synagogue que peu. Leurs prières, disent les Juifs, n'intéressent guère l'Eternel. Elles sont dispensées des rites, et des pratiques religieuses; par conséquent, elles sortent du ghetto prêtes à recevoir n'importe quelles idées offertes.

Dans l'Europe orientale, on remarqua une chose étonnante. Souvent les filles des Juifs, même des rabbins, étaient envoyées aux écoles chrétiennes pour apprendre l'anglais, le français, l'allemand ou le piano. Puis à quinze ou seize ans, elles étaient retirées du couvent pour se marier avec un Juif qui, lui, ne comprenait que le yiddisch. Ces mariages, bien entendu, se terminaient en divorce.

Henriette Herz est un bel exemple de Juive émancipée. Chez elle vinrent tous les beaux esprits de Berlin, Chrétiens et Juifs. Ce fut la première fois, avant la Révolution française et l'émancipation des Juifs, que les Juifs et les Chrétiens se rencontrèrent sur un pied d'égalité.

Dans les premiers jours du romantisme allemand, où la sagesse païenne de Goethe prétendait remplacer l'antiquité morale de Jéhovah. Pour se conformer au principe du poète, qui déclare qu'une vie bien remplie est celle qui réalise le mieux les sentiments lyriques exprimés par la poésie, hommes

et femmes, tous, familiers du salon d'Henriette Herz, formèrent une Ligue de Vertu, qui n'avait de vertueux que le nom. Une autre chose intéressante c'est que la plupart des membres, y compris Henriette Herz, furent baptisés. Ces disciples du philosophe Mendelssohn rejetèrent le judaïsme, et tout ce qui leur rappelait une existence horrible. Les Juifs émancipés rejetèrent l'un après l'autre les commandements enfermés dans le Talmud. Or, à la fin du dix-huitième siècle, nous voyons le ghetto menacé par un autre ennemi, non pas les persécutions mais quelque chose de plus redoutable: la liberté.

Le salon d'Henriette Herz a contribué à l'émancipation d'Israël. Trois ans avant la Révolution française, Mirabeau fut envoyé en mission secrète à Berlin. Il était instruit des efforts de Mendelssohn, et il fréquentait le salon d'Henriette Herz. De retour à Paris, il écrivit une brochure intitulée : "Moïse Mendelssohn et la réforme politique des Juifs." Ce ne fut pas sans peine que l'Assemblée se décida à reconnaître aux Juifs les droits de citoyen sur les recommandations de Mirabeau.

Le ghetto cessait d'exister pour cinquante mille Juifs environ, qui habitaient la France, mais ce n'était qu'une fraction des dix ou douze millions, qui restaient soumis à des lois d'exception.

Napoléon, qui était assez antisémite, restreignit le droit de vote dans la vallée du Rhin. Cependant, on voit que, où les armées de l'Empereur allaient, les Juifs étaient libérés de la servitude, et il était regardé par eux comme un sauveur.

Waterloo fut pour Israël une catastrophe. Les vainqueurs haïrent la France et toutes ses nouveautés, parmi elles

l'émancipation des Juifs. Immédiatement les Juifs furent enfermés dans le ghetto comme dans une prison, et leurs droits récemment gagnés, furent supprimés. Les persécutions furent renouées, et l'Inquisition rétablie en Allemagne. Il n'y avait que la France qui, sous le gouvernement des Ultras et de Charles X, continua fidèlement le principe de l'égalité des droits, qu'elle avait posé la première. Ce principe fut reconnu par Louis XVI et pas Louis XVIII, qui supprima les restrictions concernant les Juifs d'Alsace, faites par Napoléon.

Les Juifs crurent que la liberté était impossible à gagner. Ils accusèrent leurs coreligionnaires d'avoir amené, volontairement, cette haine que les gouvernements et les peuples avaient pour eux, par leurs idées, leurs coutumes, leurs sottises, leurs pratiques, leur ignorance, et leur défauts d'éducation. En Allemagne, les disciples de Mendelssohn et les anciens habitués du salon d'Henriette Herz firent un grand effort pour moderniser la religion. Cela continua pendant toute la première moitié du dix-neuvième siècle. Comme Luther fit des réformes dans le christianisme, ainsi les réformateurs juifs firent des changements dans le judaïsme. A Hambourg, Berlin, Munich, Vienne, des sociétés se fondèrent pour instituer une sorte de religion réformée. Beaucoup de cérémonies religieuses, de lois, de règles, par exemple, la circoncision, l'observation du Sabbat, les prescriptions alimentaires, furent supprimées. Depuis les Marranes, on n'avait jamais vu autant de conversions, soit au catholicisme, soit au protestantisme. Mais, il y avait une différence entre les conversions, les Marranes se sont

convertis à cause des persécutions, tandis que ces Juifs se sont convertis librement.

Malgré tous les efforts des réformateurs, la Réforme juive a échoué. L'émancipation du ghetto ne fut pas le résultat des efforts des réformateurs juifs. Ce fut la révolution de 1848 qui finit l'oeuvre commencée par l'Assemblée Constituante. Les idées libérales revinrent un moment en faveur. Enfin, d'autres pays suivirent l'exemple de la France en donnant des droits aux Juifs. L'Italie, l'Angleterre, et l'Autriche décidèrent d'accorder à Israël les droits donnés par la France il y avait déjà un demi-siècle. La société européenne ne demanda pas à Israël de sacrifier aucune de ses croyances. Elle tâcha d'effacer par la liberté les différences, de sentir et de penser, qui opposent depuis vingt siècles les Chrétiens et les Juifs.

Au temps même où Mendelssohn tâchait si fermement de moderniser Israël en Allemagne, il y avait un mouvement tout à fait opposé à celui-ci en Allemagne pour attirer les Juifs au christianisme. Dans la Pologne et la Petite-Russie, habitaient plusieurs millions de Juifs, qui forment aujourd'hui la grande réserve d'Israël. Parce que les Polonais les accueillirent cordialement, les Juifs vécurent heureux en observant leur Loi comme ils voulurent.

Au dix-septième siècle, pendant la guerre de Trente ans, une grande foule de réfugiés d'Allemagne allèrent en Pologne apportant avec eux, leur yiddisch, vieux patois souabe et franconien, à mêler avec la langue pure des Juifs polonais. Aussi, les Jésuites, installés là, pour combattre les

réformateurs, persécutèrent les Juifs comme les Protestants, les considérant naturellement comme ennemis de l'Eglise. Ainsi, a fini la courte liberté des Juifs polonais.

La révolution de 1848 venait d'accorder aux Juifs dans presque tous les pays d'Europe, les droits civils et politiques. Même en Russie, le tsar Alexandre venait de leur permettre d'habiter certaines villes interdites autrefois, et leur avait ouvert les professions libérales.

En 1882 le tsar Alexandre fut assassiné, et quelques Juifs socialistes prirent part au complot. Par conséquent, tout Israël fut déclaré responsable de l'assassinat et la police détourna sur les Juifs un mécontentement général. Le sang coula dans le ghetto. L'antisémitisme, que les révolutions de 1789 et de 1848 surtout, semblaient avoir effacé, fut plus fort que jamais.

Il n'y avait qu'une solution au problème juif: il fallait refaire l'unité du peuple juif et de la pensée juive par une résurrection de l'esprit et de la langue des ancêtres, reconstituer une patrie réelle, installée sur un territoire où les Juifs, après deux mille ans d'exil, se reformeraient en nation.

Cette idée était celle de Moïse Hess, exprimée dans son ouvrage "Rome et Jérusalem." Hess était un Juif émancipé qui retourna au judaïsme. Après son cours à l'Université en Allemagne, il se lia avec Karl Marx, et il adopta ses idées socialistes, mais malgré cela, il conçut l'idée d'un nationalisme juif.

Les idées de Hess semblaient impossibles à réaliser après qu'il cessa de les exposer en 1882, après l'assassinat

du tsar, elles furent reprises par un médecin, Léo Pinsker. A son tour, il écrivit une brochure d'une grande énergie: "Auto-émancipation," dans laquelle il appuya fortement sur le nationalisme des Juifs.

Mais, où allait se situer ce foyer juif ? Pinsker ne le précisait pas, mais toute la tradition d'Israël répondait ; Jérusalem.

### III. La religion, les moeurs et le caractère des Juifs.

Est-ce que les nombreuses persécutions d'Israël ont changé d'une manière appréciable sa religion ou son caractère national? Quels furent les résultats de son isolement dans le ghetto? " Ce n'est pas malgré les persécutions, dit un ami juif des Tharaud, mais à cause des persécutions, qu'il Israël a maintenu son caractère national." (1) Ces lois d'exception pour les Juifs, ont résulté à fortifier le particularisme d'Israël." Que ce soit en Espagne, en France, en Italie ou en Allemagne, il rencontra les mêmes restrictions, et les mêmes barrières. Dans n'importe quel pays ses occupations, et sa vie sociale et sa vie religieuse sont les mêmes. Dans les différents ghettos répandus à travers l'Europe, Israël a existé pendant des siècles, sans changement, plus attaché que jamais à sa religion, après les persécutions qui voulurent l'attirer à la chrétienté ou à l'islamisme.

Qu'est-ce que c'est, que cette vie du ghetto qui réunit la juiverie? Quels sont les moeurs, auxquels Israël s'attache si obstinément? Qu'est-ce qu'il y a dans cette religion, qui la distingue des autres? Est-ce qu'il y a quelque chose dans cette foi, de plus attirant que dans les autres religions?

Les Juifs pratiquent leurs rites et leurs cérémonies dans la synagogue. Ce bâtiment semble très pauvre avec ses grands murs sans fenêtres tristes et sombres, auprès de l'église qui se dresse à deux pas d'elle, avec ses fenêtres peintes en

---

(1) Tharaud, J.J. "Petite histoire des Juifs" p.33

couleurs magnifiques. Au lieu du parfum de l'encens, il y a une affreuse odeur de misère, de tabac, de ligne mouillé.

Un de murs de la synagogue fait un office étrange: c'est-à-dire, l'office d'un poêle. Quelle chose étonnante! les Juifs qui sont venus pour les prières de min'ha et de marew se frottent les dos, sur les vieilles brisques badigeonnées de chaux, qui deviennent cent fois plus sales, que le reste de la synagogue par le caresses des caftans noirs et crasseux.

Cette heure de min'ha et de marew est l'heure favorite des Juifs, qui préfèrent toujours le soir au jour. La prière de min'ha finit un peu avant le coucher du soleil, et celle de marew que l'on récite au crépuscule, commence immédiatement après. Pour être bien assuré que les deux prières sont dites l'une avant, l'autre après la fin du jour, l'usage est d'avancer l'une, et de retarder l'autre, assez qu'entre les deux, s'écoule une bonne heure qui l'on passe dans la maison du Seigneur, à bavarder de ses affaires, dans l'air encore tout bruissant des cris de la prière, et la chaleur du poêle se mêle agréablement, à l'odeur des pipes que l'ont vient d'allumer.

Comme cela diffère de l'heure de prière des Chrétiens! Ces réunions des Juifs remplissent deux buts - le culte du Seigneur et les discussions des affaires personnelles. Pour le Chrétien celles-ci n'ont aucune place dans la maison de Dieu.

Autre chose qui nous semble étrange. La femme n'a nulle place dans la synagogue, Cela ne veut dire que la synagogue lui est interdite, mais qu'elle ne peut prendre aucune part

active aux rites, ni aux cérémonies; d'après le Juif, ses prières ne comptent pas avec le Seigneur, Ni la Bible ni le "almud n'admettent la femme devant Dieu. Ainsi, aussitôt qu'elle sort du ghetto, elle cherche vainement, à s'appuyer sur un sentiment religieux, elle considère les rites et les vieilles cérémonies stupides et intolérables. Et on la voit parfois se convertir et convertir son mari à d'autres religions.

La chose la plus importante dans la synagogue pour les Juifs est la sainte Thora, les saints livres de Moïse, les paroles de Dieu à son peuple. Elle repose, soigneusement enfermée dans une armoire de sapin, couverte d'un antique rideau de velours cramoisi, sur lequel sont brodés les deux lions de Juda.

Ce qu'une communauté veut plus qu'autre chose, c'est une Thora écrite sans défaut ! Pour être parfaite, il faut que les trois mille huit cent quarante-cinq lignes, dont se compose le livre de Moïse, soient écrites, suivant les rites, sur un parchemin que nul contact n'a souillé.

Quelle tâche difficile de faire une Thora sans défaut ! Quelle routine exigeante pour le copiste ! Ce copiste, appelé le "Sofer" doit poursuivre son travail en priant du matin au soir, la tête enveloppée, et la barbe dans le taliss de laine qu'il porte au bras gauche et à la main les saintes lanières de cuir, posant sur son front la petite boîte carrée, où sont enfermés les commandements de la Loi. Il faut se servir d'une plume et une encre spéciales pour écrire le nom d'Adonai, sous quelque forme qu'il se présente. Chaque fois que le nom apparaît

dans le texte sacré, il faut que le copiste prononce une bénédiction, et qu'il se rende au bain rituel, avant de l'écrire. C'est pourquoi la calligraphie demande quelque fois dix ans. La Thora, copiée dans ces conditions, sanctifie le Sofer qui l'a copiée, la communauté qui la possède, et le Juif qui la touche.

Chaque année les Juifs commémorent avec beaucoup de cérémonies et de prières le jour de Schabouot, le jour où la Thora fut donnée à Israël. Ces cérémonies sont aussi émouvantes qu'étranges. On commence la veille à commémorer, l'attente de Moïse, sur le Sinaï. On la passe à la synagogue à chanter, à prier, à dire les psaumes. Les cœurs sont pleins de joie, par reconnaissance pour le cadeau divin. Le lendemain, après le bain rituel, les fidèles, regagnent la synagogue, pour recommencer leurs prières de grâce. L'office s'achève, les serviteurs du Zadik bousculent les fidèles, pour dresser les tables et les bancs, et servir le repas rituel que les servantes préparent depuis cinq jours, dans les cuisines du Rabbin Miraculeux. N'ayant aucune pensée ou sentiment pour détourner leur esprit des occupations ménagères, on peut voir que tout le génie des femmes juives est ramassé sur la vie domestique et développé dans la cuisine des fêtes, avec la même magnificence que la subtilité des docteurs dans les pensées talmudiques. Les fidèles font honneur à l'antique repas rituel avec l'avidité des gourmands.

Nous remarquons que c'est une coutume chez les Juifs de terminer toutes leurs cérémonies religieuses par un banquet. Bien sûr, ils savent manger, mais aussi, ils savent jeûner.

Les jours de jeûne pour les Juifs viennent en septembre, ou en octobre, avec la fête de Kippour. C'est alors, que les Juifs expriment leurs remords d'avoir péché dans l'année. Ils font des confessions frénétiques et interminables de plusieurs péchés. La confession finie, ils récitent les psaumes, et jusqu'au milieu de la nuit, les prières et les sanglots jaillissent. Tout cela continue depuis deux jours. Ensuite, le meuglement cesse, et la fête de Kippour est complétée par le banquet accoutumé.

Nous voyons au fond de la religion des Juifs un espoir qui caractérise toute leur vie, c'est qu'un jour le miracle juif arrivera, quand Israël conduit par le Messie, sera le maître du monde.

Ainsi, tous leurs rites et toutes leurs cérémonies religieuses ont cette fin pour but. Avec chaque enfant qui naît, ils espèrent que le Messie est né - le Messie qui erre à travers le monde, sous les traits d'un Juif inconnu, mourant et et renaissant sans cesse. Par conséquent, ils croient que le Seigneur leur a commandé de procréer les enfants le samedi, pour qu'il ait la chance de réaliser le grand rêve - celui d'être le Messie.

Comme la vie de l'enfant juif diffère de celle de l'enfant chrétien à cause de cela! Quand il n'a que cinq ans, le plus vieux des jouets est mis dans ses mains pour étudier la Thora, les cinq livres de Moïse. Parce qu'il a cet enseignement précoce, l'enfant partage quelque fois les illusions des siens, et considère ses pieux parents comme de grands ignorants. Nous remarquons que le respect n'est pas la vertu d'Israël.

Si l'enfant montre le moindre inclination de devenir rabbin, il est encouragé tout de suite par ses parents dans cette idée. On l'envoie à la yéchiba pour faire l'étude du Talmud. Là, on appuie sur l'idée que l'important est de savoir et non de croire. Par conséquent, il réfléchit sur ce singulier Talmud, et il a de grands "pilpouls" au sujet des lois et de leurs règles contradictoires. Ce qui l'intéresse c'est le cas bizarre: la discussion du problème compliqué. Quelle distance est-il licite de franchir le samedi? Quels fardeaux peut-on porter, le saint jour du sabbat, sans violer la Loi, de quelle manière convient-il de les porter? Est-ce qu'il est permis de tuer un pou, ou une puce le jour du sabbat, ou de manger un oeuf pondu le samedi? Que de temps Israël a perdu à discuter de telles questions!

La première chose que les "bochers" apprennent à la yéchiba, c'est qu'il faut s'habituer à ne manger le soir, que du pain sec, car les bochers ne font qu'un repas, le repas du midi, qu'ils apprennent à mendier. Les bochers doivent aller ici et là, chez les Juifs pour recueillir kreutzer par kreutzer; c'est sans la moindre componction qu'ils le font, même avec un certain orgueil. La chose qui nous semble honteuse c'est pour les Juifs quelque chose dont on soit être fier! Israël mendiant! qui se croit toujours prince; Israël déchu, qui se croit toujours maître du monde; Israël pauvre, qui se croit toujours riche, et qui l'est, en effet, par la force de son imagination.

Il est évident que la vie des yéchiba est aussi misérable que la vie de n'importe quel coin du ghetto. Mais, est-ce que cette vie misérable est reconnue par Israël comme la détresse? Pas du tout. La misère est bien naturelle pour lui. C'est parce qu'Israël reconnaît les limites de son génie qu'il est puissant et la pire détresse ne le déconcerte jamais, et qu'il sait rire au fond du plus grand malheur.

Dans leurs petites ruches talmudiques, il y a un jour de l'année où les bochers ne font rien, absolument rien, pas même la prière. Ce jour est la fête de la naissance de Jésus-Christ, ce fils d'Israël qui lui a fait plus de mal qu'aucun autre. On ne travaille pas parce que travailler c'est prier; on ne prie pas, parce que prier, serait d'attirer sur toutes créatures la bénédiction du Seigneur. Ainsi, on se tait, on interrompt le travail sacré, on suspend la prière, on fait exactement le contraire de ce qu'on fait les autres jours. Le jour de Noël est réservé pour un jeu, qui est interdit tous les autres jours de l'année, un jeu que tous les Juifs adorent, et qu'ils jouent à la dérobée; c'est le jeu de cartes. Pendant que nous autres Chrétiens commémorons la naissance du Seigneur les Juifs s'occupent d'un jeu défendu tous les autres jours de l'année! Un jeu maudit. Comment s'expliquer cette coutume? Est-ce que c'est un défi ouvert au Christ qu'ils nient obstinément, ou est-ce une atteinte de remords de la part de la race qui a mis Jésus sur la croix? Comme il serait intéressant de savoir!

Une chose que le jeune Juif ne discute ni dans les pilpouls de la yéchiba, ni ailleurs, c'est la question de

l'amour. Le choix d'une fiancée n'appartient qu'au Maître du monde, et ce choix a toujours duré.

Qu'elle ait le nez gros ou mince, la taille droite ou contrefaite, ce sont là des détails auxquels seuls le Tsigane immonde, ou un paysan grossier peuvent prêter attention. Le jeune Juif n'ose pas même regarder une jeune fille, parce que le Talmud dit: "Celui qui jette seulement qu'un regard, sur le petit doigt d'une jeune fille pêche par libertinage." (1) Et pourquoi faut-il regarder? C'est une fille, c'est une Juive, et cela suffit. La jeune fille n'est pas plus inquiète par l'amour, que le jeune homme, car c'est pourquoi elle accepte son sort sans question et discussion.

Le mariage est un rite séculaire, des millions et des millions de fois répété: un Juif pieux vêtu par-dessus son caftan de la chemise blanche, qu'il emportera dans la tombe, et une jeune Juive ses beaux cheveux noirs dénoués et flottants sur ses épaules, se tiennent debout tous les deux, sous le baldaquin du mariage. Elle tourne sept fois autour de son fiancé; il lui met au doigt l'anneau d'or; ils boivent à la même coupe pour attester qu'ils sont unis dans la vie, et dans la tombe, et une fois de plus la coupe se brise, en souvenir de lointains jours de deuil, et de la chute de Jérusalem. Puis, derrière les violons, caftans de soie et perruques de satin prennent le chemin radieux, sur lequel, depuis le fond des âges toutes les noces ont passé.

On voit des Juifs commettant des crimes sacrilèges, en brisant les commandements, qui depuis des siècles ont maintenu

---

(1) Tharaud, J.J. "L'ombre de la Croix" -.126

Israël intact, parmi les autres nations. Au point de vue juif, le pire péché qu'on peut commettre, c'est qu'un Juif cesse d'observer, même pour une minute, toutes les pratiques rituelles, un homme qui se rase, qui ne porte pas toujours un chapeau, ou une calotte, sur sa tête, un garçon qui va s'asseoir l'été sous les acacias pour écouter des pensées étrangères; cet homme est nommé par ses coreligionnaires un Epicure, comme si dans ce vocable grec, toute la malice du monde étranger à Israël se trouvait réunie.

Une des caractéristiques les plus attristantes, dans l'histoire juive, c'est que chaque fois que la persécution s'est exercée sur eux, les Juifs y ont pris part, en l'excitant, en l'alimentant de raisons, et souvent même en la déchainant. La chose <sup>est</sup> bien odieuse, quoique vraie, On sait que sauf quelques savants, personne ne connaît l'hébreu. Et chaque fois qu'il y eut une querelle entre les Juifs et les Chrétiens, les Juifs, en exposant les règles plus ou moins contradictoires du Talmud, eux-mêmes fournirent les arguments, contre leurs coreligionnaires, sans le savoir.

Une preuve de cela est arrivée en 1882, en Hongrie. Il y eut un procès contre un certain Tizza Eszlau qu'on accusa d'avoir assassiné une domestique protestante pour la cérémonie de Pâques, qui exigeait le sang d'un Chrétien. La légende sur laquelle tout était fondé, était cette folle croyance que les Juifs ont besoin du sang chrétien, pour fabriquer leur pain de Pâques, légende insensée, que depuis le moyen âge, rien n'a pu déraciner de l'imagination populaire. Les textes juifs démontrent l'inanité de cette accusation de meurtre religieux.

L'horreur du sang, considéré comme une chose impure, est précisément l'un des traits de leur religion, au point qu'il est interdit de manger du poulet sans l'avoir fait, au préalable, tremper dans un bain d'eau salée. Néanmoins, il y avait un autre qui s'efforçait de prouver, par des arguments tirés aussi du Talmud, que la haine pour les Chrétiens, qui s'exprime en plusieurs endroits, suffisait à expliquer des crimes pareils, à celui dont on les accusait à ce temps-là. Et qui fournit le témoignage dans ce procès contre l'accusé ? Un Chrétien ? Non, pas du tout, parce que les Chrétiens ne savent pas lire l'hébreu. C'est un des coreligionnaires de l'accusé qui lut ces arguments contradictoires dans le Talmud!

Comme ces Juifs doivent être chimériques pour accepter si implicitement les doctrines d'un livre aussi plein de contradictions que le Talmud. "Le Juif est l'homme le plus chimérique du monde," (1) Et nous voyons bien des arguments qui indiquent cela. Son imagination fertile explique son succès dans les affaires. Dans les affaires, dans sa religion ou dans ses bureaux de New-York, il n'est pas autrement que dans le champ des Carpathes ou dans les yéchia. Il est respecté pour ses conseils et pour sa sagacité. Il travaille sans cesse, il économise, et inspire confiance, tout en faisant une fortune. Il est de plus en plus fidèle à la Thora, et il fréquente souvent la chère synagogue. Est-il honnête? On ne sait. Ce qu'on sait, c'est que toujours son seul but, est d'être maître, et d'être puissant.

---

(1) Tharaud, J.J. "La rose de Sâron" p.46

#### IV. Les Persécutions et les Pérégrinations.

D'où vient cette hostilité universelle qu'Israël a rencontrées sur son chemin, pourquoi les nombreuses persécutions de cette race qui seule est sans pays? Quel en fut le résultat? Quand commencèrent les malheurs d'Israël ?

Il y a des milliers d'années les Juifs ont fui le Pharaon. Toute l'histoire juive est une fuite. Abraham lui-même devait fuir, quand il quitta la Chaldée. Ils fuirent, redoutant toujours la persécution, le massacre. Leur vie, qui n'est jamais gaie, est soumise à l'inquiétude, au malaise, à la gêne d'une réprobation à peu près universelle.

Les Chrétiens n'ont jamais oublié que ce sont les Juifs qui ont mis Jésus-Christ sur la croix, et ne leur ont jamais pardonné. La persécution d'Israël par les Chrétiens commença avec les Croisades. Ces Chrétiens, qui allèrent à Jérusalem pour arracher du pouvoir des Sarrasins le tombeau du Christ, se rappelèrent les maudits qui ont crucifié Jésus, et pour se venger, pillèrent les bâtiments juifs et massacrèrent les habitants par milliers. C'est alors que l'empereur d'Allemagne les prit en pitié, en disant qu'il était l'héritier et le successeur des Empereurs Vespasien et Titus, qui avaient pris Jérusalem et fait les Juifs leurs esclaves. Ainsi, les Juifs devinrent les esclaves de l'empereur allemand mais en retour, ils reçurent sa protection contre le reste du monde.

Beaucoup de la haine que les Chrétiens ont pour les Juifs, a son origine dans l'idée que les Juifs sont responsables pour bien des maux dans le monde. Une des accusations les plus

étranges portée par les Chrétiens contre les Juifs c'est qu'ils causèrent la Peste Noire. On sait que les puces apportèrent cette maladie, mais, parce qu'au ghetto on est mort un peu moins qu'ailleurs, un sorcier juif fut accusé "avoir fabriqué un mélange d'araignées, de crapauds, de rats d'hosties et de lézards, et d'avoir empoisonné avec ce venin les Chrétiens," (1)

Une autre accusation assez stupide c'est que les Juifs tuaient des enfants chrétiens pour mélanger leur sang au pain qu'ils mangent le jour de Pâques. Cette idée a causé depuis des siècles beaucoup de malheurs aux Juifs.

Au milieu de ses douleurs Israël a quelque consolation: Il peut discuter l'un avec l'autre, le Talmud que les Chrétiens ignorent, avec ses maintes règles et lois.

Le Juif, malgré ses malheurs, fut plus heureux que le serf; celui-ci n'avait aucun répit dans ses infortunes, tandis que le Juif avait l'or pour l'aider à échapper parfois aux maux. Néanmoins, un peu partout on tua le peuple élu, à York, en Italie, en Bohême, en France, en Autriche, en Moravie, en Pologne, en Espagne; on le brûla à Strasbourg, à Mayence, à Troyes; parfois on l'offrit en sacrifice.

En Espagne, les Juifs se sont convertis par milliers au christianisme, après les persécutions, mais soupçonnés de pratiquer leur religion à l'écart, ils furent forcés de monter sur le bûche.

---

(1) Tharaud, J.J. "La jument errante" p.21

Les catholiques espagnols appelaient les Juifs christianisés, des Marranes, c'est-à-dire, des damnés. Malgré le soupçon dont ils étaient l'objet, ils sont arrivés à des situations importantes à cause de leur grande intelligence et leur activité. On voyait parmi eux des banquiers, des professeurs, des hommes politiques des savants; et, ce qui est plus étonnant, des ecclésiastiques et des ministres.

Cependant, cela ne pouvait durer longtemps, car dans le quinzième siècle, pendant le règne d'Isabelle et Ferdinand, l'Inquisition fut introduite en Espagne. " Chose curieuse, cette reine qui voulut effacer le dernier vestige d'Israël en Espagne, ne choisit, comme premier ministre ni un Chrétien, ni un Marrane, mais un Juif! Et un Juif très fidèle à sa race, Isaac Arabanel; et comme ministre des finances, Abraham Senior, un Marrane." (1)

A ce temps-là, les Juifs avaient à choisir entre l'expulsion et le baptême. "Les Juifs baptisés devinrent Marranes, mais parce que ces conversions ne semblaient jamais sincères, les Marranes montèrent en foule sur les bûchers de Torquemada." (2) Beaucoup de réfugièrent en Portugal où l'Inquisition n'était pas encore établie. Mais elle ne tarda pas à s'instituer là, et ainsi, des milliers de Marranes s'en allèrent à la dérobée en France. Quelques-uns arrivèrent à Bordeaux (ce qui explique la sang juif de Montaigne, descendant de la famille des Lopez) (3) et quelques-échelle du Levant, d'autres enfin aux Pays-Bas. Ceux-ci furent heureux de donner un <sup>asile</sup> ~~asile~~ aux réfugiés qui apportèrent avec eux la haine de leur commun <sup>n</sup>enemi. En Hollande ils continuèrent de mener la vie double qu'ils menaient

- 
- (1) Tharaud, J.J. "Petite histoire des Juifs" p.77  
 (2) Tharaud, J.J. "Petite histoire des Juifs" p.78  
 (3) Tharaud, J.J. "Petite histoire des Juifs" p.79

en Espagne, comme Chrétiens et comme Juifs, d'abord, mais après quelques jours ils ôtèrent le masque, bâtirent des synagogues, et vécurent suivant leur Loi. Les Hollandais les acceptèrent sans question, parce que ces réfugiés apportèrent avec eux beaucoup d'or et de pierres précieuses, et leur intelligence dans les affaires n'était pas à mépriser. Jamais les Juifs n'ont connu une situation plus brillante: ils participèrent à la vie commerciale de leur pays d'adoption, tout en demeurant à l'écart du mouvement intellectuel qui entraînait alors toute l'Europe.

Jusqu'au dix-septième siècle, les quatre pays, la Pologne la Petite-Pologne, la Petite Russie, et la Lithuanie, firent aux Juifs bon accueil. Comme en Espagne autrefois, les Juifs apprirent à parler la langue de tout le monde, s'habillèrent à la polonaise; et quelques-uns même portèrent l'épée et le collier d'or au cou. Malgré tout cela ils ne négligèrent pas du tout leur propre langue, coutumes et religion; au contraire, ils y étaient bien fidèles, Chaque communauté avait son conseil religieux qui administrait ses affaires et entretenait une yéchiba pour l'instruction de la jeunesse. Ces yéchiba furent modernisées et ils y établirent des chaires de médecine, de philosophie et d'astronomie. Grand changement au dix-septième siècle? Deux choses, surtout, ont fait beaucoup pour causer l'impopularité, suivie de la haine, des Juifs dans ces endroits. D'abord, les émigrés d'Allemagne qui apportèrent avec eux de vieilles coutumes démodées, et qui ne parlaient pas la langue populaire, ni l'hébreu, mais le yiddisch, ne furent accueillis cordialement, ni par les Chrétiens, ni même par leurs coreligionnaires. Deuxièmement, l'amour du gain toujours

caratéristique des Juifs fut une autre cause. Les Jésuites demandèrent de l'aide aux des Juifs pour convertir à la Chrétienté des soldats d'Ukraine qui gagnaient leur vie en se battant avec les Tartares à la demande des seigneurs polonais. (1) Les Juifs, toujours prêts à gagner de l'argent, se jetèrent avec zèle à leur tâche étrange. Pour chaque baptême et chaque enterrement, les Cosaques durent payer aux Juifs qui avaient la clef de l'église.

Une telle situation ne pouvait pas durer. Ensuite, les Cosaques commencèrent à tuer ces Juifs qui semblaient être les maîtres de l'église, à la conduite de Chmelnicki.

Autre fuite d'Israël. Ceux qui échappèrent aux massacres retournèrent en Bohême, en Autriche en Allemagne, aux ghettos qu'ils avaient quittés. D'autres s'en allèrent en Turquie. De ceux qui restaient, beaucoup furent arrêtés et vendus comme esclaves dans les Pays Barbaresques. Cette persécution dura dix ans et à ce temps-là trois cent mille Juifs disparurent de la surface du monde.

Chose curieuse, dans m'importe quel pays ou ils s'installèrent, Autriche, Allemagne, Angleterre, ou France, ils rencontrèrent partout méfiance, mépris et blessures. Peut-être s'ils s'étaient conformés aux usages et aux pensées des gens parmi lesquels ils vécurent, leur sort n'aurait pas été aussi douloureux, mais "le judaïsme n'est pas seulement une religion, il est surtout une race, une pensée, un sentiment de vie, un génie particulier, qui ne peut se changer sans se détruire soi-même." (2)

---

(1) Tharaud, J.J. "La jument errante." p.42

(2) Tharaud, J.J. "Petite histoire des Juifs" p.219

Pendant ces années-là la vie fut bien difficile pour Israël. Mais, malgré ses malheurs, il n'oublia jamais qu'un jour ils finiraient. Il espérait, qu'un jour le Messie se lèverait, apportant la fin des persécutions injustes. Dans cette espérance, tout Israël priait, jeûnait, cessait même tout travail, pour hâter le jour attendu.

A cause de l'accueil froid que les Juifs reçurent dans leurs nouveaux lieux d'aisle, il y en a qui sont allés chez les Russes, à Wilno, en Lithuanie. Là, ils trouvèrent des coreligionnaires qui vivaient à l'ancienne manière, avec des sentiments bien sincères quoique un peu extravagants.

C'est alors que Napoléon, avec ses soldats victorieux, en Hollande, en Autriche et en Italie, libéra les Juifs et fit tomber les chaînes des ghettos. Quand en apprit que Moscou était brûlé et que l'Empereur revenait, poursuivi par des Cosaques, les Juifs oublièrent leur reconnaissance pour leur libérateur, et livrèrent aux Cosaques les soldats français qui étaient hébergés dans le ghetto. "La gratitude n'est pas un trait juif," disent les frères Tharaud. (1) Le résultat de cela fut que les Juifs se virent assignés un coin de pays pour y demeurer, avec la défense d'en sortir. On appela les provinces de Russie où ils eurent le droit d'habiter la Zone ou le Territoire. (2) Néanmoins, ils vécurent dans une sorte de bonheur. Peut-être, parce qu'ils étaient accoutumés à vivre séparés de autres. Ils se rapprochèrent de la synagogue, des Zohar et des Talmud. Soutenu par l'idée que Dieu ne pensait et n'existait que pour eux, croyant toujours qu'un jour le Messie arriverait pour les sauver, ils se contentèrent de leur existence.

---

(1) Tharaud, J.J. "La jument errante" p.79

(2) Tharaud, J.J. "La jument errante" p.83

Quelques-uns s'en allèrent en Amérique, en Roumanie et en Allemagne, vers un destin hasardeux et mystérieux. Quelques-uns revinrent, et d'autres disparurent.

L'Amérique, pour la première fois ouvrit ses bras aux Juifs, et leur offrit un lieu d'aisle. Par conséquent, beaucoup de Juifs continuèrent leur chemin à travers l'Atlantique. Mais, à son tour, l'Amérique ne tarda à en avoir assez. Pour réprimer le courant d'émigrés, elle exigea qu'ils soient polis, propres au moral et au physique, sans tares, sans maladies, avec quelques ressources, et un métier véritable; mais combien de Juifs émigrants peuvent répondre à cette description?

Il y eut des restrictions aussi en Roumanie: les droits des citoyens leur furent refusés, ils durent habiter les bourgs assignés, étant considérés comme des étrangers et des vagabonds.

La révolution de 1848 accordait aux Juifs, dans presque tous les pays d'Europe, les droits civils et politiques. A ce temps-la, en Allemagne, une législation leur donna l'égalité de droits, mais malgré cela, ils n'ont jamais été considérés comme des citoyens ordinaires. La situation où se trouvèrent les Juifs dans la société allemande resta défavorable. Un Juif ne pouvait devenir officier, ni magistrat, ni diplomate, et ne pouvait d'une façon générale, occuper un emploi dans une administration d'Etat.

En Russie, le tsar Alexandre prit les Juifs en pitié. Il leur accorda la permission de sortir de la Zone et de s'établir où ils voulaient. Dans la Zone il n'y en avait que peu qui avaient au métier, et ce métier que le Juif préférait aux autres fut celui de vendeur de toutes choses. Des milliers et

milliers réussirent à s'établir à Moscou, à Kazan, à Odessa, à Petersbourg, et enfin un peu partout en Russie, par leur subtilité caractéristique, dans les cercles politiques. Après leur entrée dans la politique ils ne tardèrent pas à adopter les théories socialistes.

En l'année 1882, le tsar Alexandre, qui s'était montré l'ami des Juifs, fut assassiné. Quoique quelques Juifs seulement fussent responsables pour sa mort, tout Israël fut accusé de la catastrophe. Résultat attendu: nouveau cycle de meurtres, incendies, pillages; et l'angoisse régnait partout en Israël. Nouvel ordre à Israël de retourner à la Zone. Du jour au lendemain, plus de cent mille Juifs sans ressources se trouvèrent dans la boue des chemins. Quelques-uns se réfugièrent en Amérique, d'autres dans la Galicie autrichienne et en Roumanie, le reste en Palestine.

Un autre empereur qui se montra assez favorable aux Juifs fut Guillaume II, Kaiser d'Allemagne avant la guerre. Parmi les Israélites qui jouirent de la faveur impériale et qui furent du nombre de ses conseillers intimes, étaient: Ballin, le grand animateur du commerce allemand; Emil Rathenau, qui fit le trust de l'électricité; Freidlander, qui fut l'homme le plus riche de Berlin, que Guillaume introduisit à la chambre des Seigneurs; Swabach, le grand banquier, qui le même Guillaume, non sans peine, réussit à faire admettre en qualité de capitaine de réserve dans les cuirassiers de la Garde; et il y avait quelques autres, mais pas beaucoup. Ces hommes ne furent que des exceptions brillantes.

D'autre part, Israël avait toute liberté de s'exercer dans la littérature, les journaux, le théâtre,

le barreau, la médecine et même dans l'université." (1) Par conséquent, les Juifs se hâtèrent vers toute sorte de profession.

Quels changements après la guerre! Avec la formation de la République vint le grand ennemi d'Israël, Adolph Hitler . La pensée d'Hitler sur les Juifs a été exprimée par la T.S.F., dans les journaux, les brochures de propagande, les discours, les Mémoires.

" Nous sommes une nation enchaînée, maltraitée, tout proche, peut-être, de la dissolution. Autout de nous, en nous, humiliation, misère, pensées folles qui tourbillonnent au-dessus du destin sinistre que nous a fait un monde conjuré pour notre perte.---Les religions, catholique ou protestante, ont perdu tout contact avec leurs fidèles, comme les princes depuis longtemps l'ont perdu avec leurs sujets. Le Parlement , avec ses partis divers, à la solde des puissances d'argent, gaspille son temps en querelles et en discussion stériles. Une seule réalité demeure: l'Allemagne; une Allemagne corrompue par cette esprit sémitique, toujours inquiet, insatiable, jamais en paix nulle part, avide de nouvelles richesses, de nouveaux pouvoirs, de domination sur les gens et sur les choses; une Allemagne dénaturée par cette funeste doctrine du marxisme, essentiellement juive,---qui ne voit dans l'Etat qu'un Conseil d'administration chargé de surveiller une vaste entreprise industrielle et commerciale. Pour trouver le salut, il faut que l'Allemagne revienne au vieil idéalisme aryan, courage, honneur, fidélité, sacrifice, et qu'elle retourne à sa vraie et naturelle

---

(1) Tharaud, J.J. "Quand Israël n'est plus roi" p.70

conception de la chose publique, ou la raison d'être de l'Etat est la défense et le maintien de la race, dans son intégrité, par tous les moyens qu'ils soient, y compris la violence--" (1)

Ainsi, ces soixante-cinq millions d'Allemands, qui se sont laissée dominer par six cent mille Juifs, en leur permettant de tenir des places importantes, peu à peu, dans le commerce, la banque, les professions libérales, la politique et l'administration, se croient obligés de recourir aujourd'hui à des procédés barbares pour briser le joug.

Au commencement de la persécution en Allemagne, quelques Juifs prudemment envahirent les consulats étrangers pour faire signer leurs passeports et fuir à la première alerte. Plus tard, cela fut défendu. Le Gouvernement refusa de laisser ces Juifs quitter le pays; mais il leur défendit d'entrer dans les professions, les affaires, la politique et l'administration.

Est-ce que les Allemands ont été sages dans leurs maintes persécutions d'Israël? Nous nous le demandons. Il y a beaucoup de talents de premier ordre parmi les Juifs: dans la science, Einstein; dans la musique, Wagner; dans le théâtre, dans le cinéma, dans les professions libérales et dans les affaires. Est-il avantageux de perdre ces talents? Les Juifs montrèrent l'amour de leur pays pendant la guerre, en allant au front. Et après la guerre ils furent aidés par les Juifs de New-York pour rétablir les affaires d'Allemagne. Le monde entier est contre l'Allemagne, dans se projet. D'autre part, les Allemands pensait qu'il y a bien du talent parmi les Allemands: en musique Bach, Mozart et Béethoven; en littérature, Goethe et Schiller. Les Juifs de New-York ont aidé à rétablir les affaires en Allemagne

---

(1) Tharaud, J.J. "Quand Israël n'est plus roi" p.p.77-78

depuis la guerre? Peut-être, mais ce sont leurs coreligionnaires eux-mêmes auxquels ils ont donné de l'argent. En participant dans la grande guerre, les Juifs n'ont défendu que leurs affaires. Enfin, si le monde entier est contre l'Allemagne lui, aussi, a montré sa méfiance d'Israël en lui fremant les portes.

Ainsi, la lutte contre Israël continue en Allemagne plus violente que jamais, avec ses atrocités, ses meurtres, ses pillages, et ses vols.

Que sera la fin? Est-ce que les Juifs sont condamnés aux persécutions et aux pérégrinations à jamais? Ou le futur le garde-t-il quelque répit, quelque bonheur?

## V. Les Juifs et le communisme.

"Parmi les nombreux talents des Juifs, dit un ami juif des frères Tharaud, il y en a un qui leur manque complètement. Ils ne savent ni gouverner ni être gouvernés." (1) Peut-être peut-on expliquer ce trait. Les Juifs errent depuis deux mille ans, chassés par tout le monde, sans même la liberté de vivre comme ils veulent, dans leurs ghettos. Chose étrange, malgré toutes leurs pérégrinations, à travers le monde, les Juifs ont connu très peu de changements, tandis qu'autour d'eux il y en a tant de tout côté. "Ils peuvent être opprimés, continue-t-il, et ils le sont, mais ils ne sont pas gouvernés, et ils ne peuvent pas l'être. La loi n'est pas faite pour eux, et ils ne la font pas, c'est pourquoi la loi n'a jamais pénétré dans leurs ghettos, et ils ne la comprennent pas. Parce qu'ils sont accoutumés à discuter dans les synagogues le Talmud, ils savent juger, mais pas profondément." Ainsi, cette race, qui a si bien réussi dans les affaires, ne sait pas réussir dans la politique.

En Russie les Juifs intellectuels se sont tournés vers le communisme," qui consiste à vouloir à tout prix que les gens et les choses soient autrement que la nature et le temps les firaient." (2) Nous nous demandons qu'est-ce qui a attiré Israël au bolchévisme. Il est bien difficile de comprendre comment une race aussi intelligente que celle-ci (considérons les lauréats du prix Nobel, et nous trouverons plus de lauréats juifs que de n'importe quelle nationalité) (3), peut s'intéresser à des idées

(1) Tharaud, J.J. "Vienna la rouge" p.71

(2) Tharaud, J.J. "La jaument errante" p.93

(3) Thataud, J.J. "Petite histoire des Juifs" p.274

fantastiques, aussi impossibles à réaliser que le bolchévisme.

Il y a longtemps que les Juifs pensent qu'à mesure qu'ils participeraient davantage à la civilisation d'Occident, leur caractère ethnique s'efface, et ils s'emploient de leurs mieux à faire disparaître de leur vie, de leurs habitudes, de leur personne même tout ce qui peut le rappeler. Un grand changement s'est produit depuis quelques années dans la mentalité juive. On sentait cela avant la guerre, il n'a fait que s'affirmer depuis. Abandonnant son attitude humiliée, le Juif assimilé, sans renoncer au bénéfice de cette culture occidentale à laquelle il contribue pour sa part, revendique aujourd'hui sa qualité de Juif. "Il se reconnaît pour un Juif, se proclame Juif, disent les frères Tharaud, et c'est pour se faire reconnaître par le monde qu'il se jette dans le bolchévisme." (1)

Avant la guerre la Russie présentait pour les Juifs une existence assez difficile, mais depuis, que de changement! "Aujourd'hui ils possèdent là-bas les droits de tout le monde, ils ont même le bonheur inespéré d'avoir sous la main, à domicile, cette chaos à laquelle ils sont si bien adaptés: une révolution, faite par eux et pour eux," (2) Comme Trotzki, Lénine et Karl Marx, ils développèrent l'idée d'un nationalisme contraire à toutes les lois de la nature. Je tâcherai de montrer dans ce chapitre comment l'influence de ces idées socialistes se fait sentir en Autriche, en Allemagne en Hongrie et en Espagne; et dans le dernier chapitre, <sup>comment</sup> elle est entrée même dans le mouvement sioniste, en Palestine. Il me semble que si Israël n'est pas le fondateur du communisme, c'est bien lui qui a fait le plus pour le propager.

---

(1) Tharaud, J.J. "Histoire des Juifs" p.261

(2) Tharaud, J.J. "Histoire de Juifs" p.269

"C'est en Autriche catholique, disent les frères Tharaud que les Juifs, au cours des âges, ont été le mieux accueillis, ou bien le moins mal, si vous voulez." (1) Les Habsbourg ont toujours montré à leur égard autant de bienveillance que permettaient les moeurs du temps. Après les guerres de l'Empire, quand Metternich eut besoin de gens capables pour relever les finances et le commerce du pays, il eut recours aux Juifs, qui abandonnèrent volontiers, pour s'installer là, les petites principautés allemandes où d'ordinaire ils étaient maltraités.

Ainsi se constitua à Vienne une sorte de société de Juifs cultivés, façonnés par une aisance ancienne, très attachés à l'Empereur, et qui tout le long dernier siècle, ont contribué plus que personne à la prospérité de l'Empire, à sa renommée scientifique, et surtout à faire de Vienne le grand marché d'argent de l'Europe orientale.

" Chaque pays," dit le proverbe, "a le Juif qu'il mérite!" "Israël possède, en effet, une facilité surprenante à s'identifier au milieu où l'ont jeté les circonstances, tout en gardant un fond permanent, irréductible, auquel on le reconnaît toujours, ne serait-ce qu'à la façon dont il pousse jusqu'à la caricature des traits du peuple qu'il adopte." (2) Chez ces Viennois aimables, il s'est fait encore plus léger, tout en demeurant très sérieux. Mais c'est justement ce sérieux dont il ne se départit jamais, sous un air de frivolité, qui est un de ses grands avantages.

En 1934, on compte à Vienne deux cent mille Juifs environ, chacun actif comme quatre, sans parler des cent mille autres qui

---

(1) Tharaud, J.J. "Vienne la rouge" p.2

(2) Tharaud, J.J. "Vienne la rouge" p.8

reçurent le baptême, qu'on appelle, suivant le cas, les "baptisés horizontaux," et les "baptisés verticaux," s'ils ont été portés sur les fonts dans les bras de leur marranés, devenant catholiques lorsqu'ils cōûtaient déjà sur tous les chemins du trafic. Tout le monde s'étend pour se plaindre qu'ils tiennent trop de place, mais à Vienne l'antisémitisme, comme toutes les passions là-bas, demeure assez bonhomme et plus ironique que méchant, une simple mauvaise humeur qui s'exprime rarement d'une façon violente. (1)

C'est Karl Leuger, qui essaya d'arrêter cette conquête lente de la ville par le commerce et l'esprit juifs. Il défendit aux Juifs d'adhérer à son parti chrétien-social, et à aucune association qu'il fonda." A cet effet il annexa aux statuts, la fameuse "clause d'aryanisme," qui tint les Juifs à l'écart, et qui fut reçu<sup>e</sup> avec beaucoup de succès par les Chrétiens, parmi lesquels fut un Allemand, Adolph Hitler, qui la reprit à son compte, et en fit le principe de cette politique raciale sur laquelle est en train de se fonder une nouvelle Allemagne. Cette idée de Leuger, et son propre horreur de communisme, forment sa philosophie sociale.

Dans le temps même où Leuger fondait le parti chrétien-social, un Juif, Victor Adler, originaire de Prague, organisait en Autriche le parti-social-démocrate. Il rencontra Karl Marx en Angleterre," se lia d'amitié avec lui, et revint persuadé que la société où ils demeureraient était radicalement mauvaise, et qu'il fallait la changer de fond en comble." (2) Il forma

---

(1) Tharaud , J.J. "Vienne la rouge" p.14

(2) Tharaud , J.J. "Vienne la rouge" p.31

son parti de quelques petits groupements socialistes épars, sans cohésion, et perpétuellement en chicanes sur des questions de doctrine ou de personnes. Socialiste et communiste à la fois, la Social-démocratie autrichienne eut ainsi, dès l'origine, un caractère mal défini, qu'elle devait toujours conserver, et que traduit très bien ce nom qu'on lui donna avec ironie plus tard "l'austro-marxisme" ou la Deuxième Internationale et demie.

L'ancien secrétaire de Victor Adler, le docteur Otto Bauer, originaire d'une famille israélite industrielle de Brunn en Moravie, devint l'animateur et le théoricien du Parti. (1) Encore un Juif! Il est intéressant de remarquer qu'en Russie, en Hongrie, en Allemagne, en Autriche, dans toutes les tentatives pour imposer à l'Europe une conception communiste ou socialiste de la vie, on retrouve partout l'esprit et la main d'Israël.

Bauer fut nommé pour remplacer le vieil Adler, ministre des Affaires étrangères du Gouvernement Provisoire de la nouvelle République. Après l'élection il fit immédiatement tous ses efforts pour rattacher l'Autriche à l'Allemagne, et réunir en une seule les deux Social-démocraties qui venaient de renverser ensemble les Hohenzollern et les Habsbourg.

" Il faut reconnaître qu'à ce moment disent les frères Tharaud en Autriche tout le monde était de son avis, dans cette nouvelle Autriche, ce lamentable reste de l'Empire de Charles-Quint-et de Marie-Thérèse. Tous les regards s'étaient tournés du côté de l'Allemagne, qui, elle du moins, dans le désastre, demeurait à peu près intacte, avec son territoire inviolé et ses soixante-cinq millions d'habitants." (2)

---

(1) Tharaud, J.J. "Vienne la rouge" p.69

(2) Tharaud, J.J. "Vienne la rouge" p.80

Après avoir considéré les résultats probables, les Catholiques commencèrent à se demander quel sort leur *était* réservé dans une Allemagne luthérienne; les monarchistes qui gardaient toujours l'idée du retour des Habsbourgs, ne pourrait jamais réaliser cette espérance; d'autres s'effrayaient à l'idée de se mettre à la discrétion d'une Allemagne, où triomphait un socialisme qui leur paraissait autrement redoutable que le socialisme autrichien. Le docteur Otto Bauer, seul, avec les Sociaux-démocrates, persistait à garder sa fidélité au Reich.

Ce fut le commencement d'une lutte rigoureuse entre les deux Partis qui se termina par la chute des Chrétiens-socialistes, et l'arrivée au pouvoir des Sociaux-démocrates.

Avec les Sociaux-démocrates comme maîtres de Vienne, plusieurs projets gouvernementaux commencèrent à moderniser la ville. Pour payer ces grands projets il fallait exiger de grands impôts, qui résultèrent en nombreuses faillites, parmi la bourgeoisie. "Vienne devint une cité modèle, mais à force d'être bien administrée, la ville fut ruinée à fond." (1)

En 1918, les bourgeois disposèrent à la fois du gouvernement et de l'armée, et aussi, ils ne manquèrent pas d'énergie pour réprimer un putsch communiste suscité par Bela Kun, le Juif qui, à ce temps-là était au sommet du pouvoir en Hongrie." (2) Celui-ci envoya Bettelheim, un de ses lieutenants, à Vienne pour propager le marxisme. Le 15 juin 1919, Bettelheim essaya un coup de force. Mais les Sociaux-démocrates n'hésitèrent pas à tirer. Résultats: vingt morts.

---

(1) Tharaud, J.J. "Vienne la rouge" p.123

(2) Tharaud, J.J. "Vienne la rouge" p.128

L'échauffourée avorta, et quelques jours plus tard, les Communistes essayèrent de prendre leur revanche en déclenchant une grève générale. Mais on apprit coup sur coup l'intervention des Tchèques et des Toumains en Hongrie, la chute et la fuite de Bela Kun, Bettelheim et ses camarades furent intrafnés dans la défaite du Communisme hongrois.

Le pouvoir des Sociales-démocrates ne dura pas longtemps il ne pouvait pas durer longtemps avec le régime sans ordre des Juifs. La milice formée à l'image de celle des Soviets fut dissoute. Les Chrétiens-sociaux prirent les places des Juifs et des Socialistes qui ne se distinguent pas l'un de l'autre, et avec le support des deux autres partis bourgeois, Agrariens et Pangermanistes, ils se consacrèrent tout entier à la lutte contre le Vampire rouge, que ce Vampire fut juif ou non. Ces partis unis depuis dix ans, se séparèrent.

Le docteur Otto Bauer, qui autrefois se montrait en faveur de l'Anschluss, changea d'avis, après avoir observé la menace d'Hitler pour les Socialistes et les Juifs. Il avait raison, car, Hitler ne tarda pas à commencer sa propagande antisémite en Autriche, après que le plébiscite triomphal mit l'Allemagne à ses pieds. Les Nazis, par la terreur et les bombes, ou par des moyens plus modernes, comme la T.S.F., tâchèrent de faire entrer dans les cerveaux l'idée qu'il fallait suivre Hitler, pour débarrasser l'Autriche des socialistes et des Juifs.

En Autriche comme en Allemagne Hitler combattit le communisme juif.

Après la guerre, le mouvement communiste commença en Allemagne. "Ce pays se trouva sous la machine, vaincu,

humilité et ruiné, sans force pour réagir. Le Juif aussi, était sous la machine. Lui aussi a reçu un coup dur sur la tête. Mais tout de suite il ouvrit l'oeil, s'assura qu'il était intact et qu'il avait bien tous ses os. Sans perdre de temps, il se remit sur pied, courut à la boutique, au négoce à la banque, au journalisme, au cinéma, reprit partout ses positions d'avant-guerre, et profita de l'occasion pour en conquérir des nouvelles." (1)

L'occasion était bonne. Pour la première fois dans l'histoire de l'Allemagne, l'Allemand, qui n'est pas habitué à se gouverner, qui n'aimant pas la vie politique, n'a jamais eu le souci d'exercer un contrôle sur son gouvernement, reçut la responsabilité de conduire les affaires du gouvernement.

Le Juif, au contraire, eut d'autres idées. Il se précipita pour obtenir des situations qui lui étaient défendues autrefois, et entrer dans la vie politique pour laquelle l'Allemand montrait son dégoût. Ainsi, il s'établit, peu à peu, fermement dans les affaires et dans la politique, au grand étonnement de l'Allemand.

Un autre chose fit horreur à l'Allemand, Ce Juif qui s'établit dans les affaires et les politique, se tourna dans ses voyages en Russie vers les idées auxquelles il était si susceptible, les idées socialistes, qu'il tâchait de faire entrer dans la politique d'Allemagne. L'Allemand n'eut jamais beaucoup de goût pour le soviétisme, craignant qu'il n'aille au bolchévisme et qu'il suive un Lénine comme il suivit l'Empereur autrefois. Ainsi, cette crainte profonde de lui-même, le jeta aux pieds d'Hitler; "Protège-moi contre moi-même, lui crie-t-il

---

(1) Tharaud, J.J. "Quand Israel n'est plus roi" p.70

avec angoisse, toi qui me connais mieux que moi-même !" Et l'autre lui répond: "Sois tranquille, mon fils. --Et d'abord commençons par te protéger des Juifs, car tu le sais bien, juiverie et bolchévisme, c'est tout un." (1)

Peut-être il y a quelque chose de vrai dans ce qu'il dit. Car, tous les Juifs sont communistes, quoique tous les communistes ne sont pas Juifs. Ils ont idée que "le capitalisme, que ce soit bourgeois ou le capitalisme d'Etat, c'est-à-dire, le communisme, est dans ses mains l'instrument le plus parfait de cette unification du monde. En uniformisant les conditions de la vie ouvrière, le capitalisme bourgeois a fait du travailleur, et particulièrement du travailleur allemand, un être sans instinct, sans pensée personnelle, dénationalisé, dénaturé pour ainsi dire, bref un prolétaire, un esclave. Et le capitalisme d'Etat n'est qu'une entreprise de même sorte, qui fait de l'ouvrier un esclave, et toutes les classes des esclaves. Cet idéal d'unité attire l'esprit juif par une inclination invincible, cette société unique, dans les rêves du Juif aurait un jour, le Juif comme maître. (2)

Autre chose qu'Hitler a remarqué: c'est dans les régions d'Allemagne, où les Juifs abondaient, que le bolchévisme était le plus fort. Pour parler comme Hitler, ce sensualisme que l'esprit juif partout avec lui, dans toutes les formes de la vie, cette porcinité d'Israël, qui par le théâtre, le cinéma, la littérature, les journaux, est un train d'empoisonner l'âme allemande.

---

(1) Tharaud, J.J. "Quand Israël n'est plus roi" p.76

(2) Tharaud, J.J. "Quand Israël n'est plus roi" p.p.86-87

Avant Hitler, les Juifs tâchèrent d'établir le bolchévisme à plusieurs reprises. Une de ces tentatives fut faite par Rosa Luxembourg, une Juive, qui, en 1919, fit un suprême effort pour abattre la République et mettre les Soviets à sa place. Pour une minute, elle pensa la partie gagnée. Les Communistes, qu'elle entraîna derrière elle, réussirent à mettre la main sur la préfecture de police et les imprimeries de tous les grands journaux. Mais elle oublia les forces de l'ancienne armée, que le gouvernement des Sociaux-démocrates avait rapidement alertées. Elle fut arrêtée, chargée de réprimer des troubles, et assassinée deux jours plus tard.

En 1919, l'année des élections à la Présidence de la République allemande, il y eut une lutte électorale entre Hindenburg et Hitler. Celui-là avait le support des Juifs à cause de l'antisémitisme déjà montré par Hitler et ses Nazis, dans leur propagande de "Finis avec les Juifs, les Franc-maçons, les Socialistes, les Communistes et les Jésuites ! Maintenant c'est le tour des Bicyclistes !"

Hindenburg fut élu à la Présidence du Reich par dix-neuf millions de voix contre treize millions au Führer, et bientôt après son élection, il décida de nommer chancelier cet Hitler, dont il disait quelques jours auparavant, au général Schleicher: "Est-ce que vous ne pourriez pas enfin me débarrasser de ce voyou !" (1)

Chose intéressante. Après la guerre, la Monarchie fut abattue par les Sociaux-démocrates: pas un geste des Monarchistes pour essayer de la sauver. Il semble que, par enchantement, l'Allemagne, du jour au lendemain, devint républicaine.

---

(1) Tharaud, J.J. "Quand Israël n'est plus roi" p. 111

A son tour, la République est escamotée par Hitler: les quatre millions de Communistes et les huit millions de Sociaux-démocrates vont-ils courir à son secours ? Ni les uns ni les autres n'y songent un instant. On dirait que le même coup de baguette magique, qui avait fait de l'Allemagne impériale une Allemagne républicaine, l'a fait aujourd'hui hitlérienne. " Au vrai, elle n'est, au fond, ni monarchiste, ni républicaine, ni nazi: elle n'est rien. Elle est ce que le hasard et les circonstances le font. Elle pourrait même, à l'occasion, devenir pacifiste si on lui persuadait de l'être.(1)

Ainsi, nous voyons que le marxisme, dont le feu brûlait depuis quelques mois en Autriche, et qui tâchait de brûler en Allemagne, fut éteint par les efforts d'un seul homme: Adolph Hitler.

Avec quel succès les Juifs apportèrent-ils le communisme en Espagne ? Il est intéressant de remarquer que c'est pendant les heures de détresse que les hommes recoururent au communisme suggéré par les Juifs. Mais sa vie en Espagne ne fut pas longue.

C'est encore après la guerre que l'influence de Karl Marx se fit sentir . De tout côté on peut la voir: L'ordre révolutionnaire fut installé partout, les usines et beaucoup de commerce furent socialisés, et dans la campagne, les grandes domaines furent tous aux mains des paysans, dans les librairies parurent des livres de propagande socialiste, communiste ou anarchiste.

Quoique la force des circonstances les obligent à marcher la main à main, quoique tous les deux soient coréligionnaires, anarchistes et communistes se détestèrent,

---

(1) Tharaud, J.J. "Quand Israël n'est plus roi" p.147

à Barcelone, comme les deux chefs de ces mouvements des communistes était Karl Marx. Pour Karl Marx, l'homme de bibliothèque, "Bakounine n'était qu'un conspirateur maladif, passionné pour les chiffres secrets et les langages à clef, un machinateur d'attentats individuels et d'insurrections étourdies, qui ne menaient à rien. De son côté, Bakounine, Juif russe, ne pouvait se plier à cette discipline, à cette organisation des foules sans laquelle Karl Marx, Juif allemand, n'imaginait pas qu'une révolution fût possible, et il voyait avec horreur ce capitalisme d'un nouveau genre s'entendre sur le monde ouvrier." (1) Karl Marx concevait dans son livre "Le capital," la lutte sociale comme une affaire de propagande lente, qui devait un jour mener la foule des ouvriers organisés et conscients à l'assaut des bastilles bourgeoises. Pour le Russe, rien de plus ridicule que ce type d'ouvrier dont Marx attendait tout, dans ce personnage-là il ne voyait qu'un bourgeois déguisé. Pour lui seul, méritait le nom de révolutionnaires les tempéraments forcenés. Le prolétariat, à ses yeux, n'était pas une classe avec une mentalité et des besoins particuliers, mais une lave en fusion, toujours prête à entrer dans les moules les plus divers. Et ces moules, on ne pouvait les imaginer d'avance, comme prétendait le faire Karl Marx. "Prévoir l'aspect de la société future, c'est la suprême dupéerie, le grand crime contre l'esprit. Il fallait faire confiance à la vie et à son imagination créatrice, une seule chose était nécessaire; détruire tout ce qui existait, en premier lieu l'Eglise et l'Etat -mes deux bêtes noires," disait-il. (2)

---

(1) Tharaud, J.J. "Cruelle Espagne" p.57

(2) Tharaud, J.J. "Cruelle Espagne" p.58

Après quoi, l'humanité saurait se tirer d'affaire toute seule, et découvrir les formes variées, toujours mouvantes, qui pouvaient le mieux convenir.

Ces idées exposées dans ses brochures à couverture rouge ou blanche; "Dieu et l'Etat," "l'Etat et l'Anarchie," "l'Empire knouto-germanique," ont rencontré à Barcelone leur terrain d'élection, sans doute parce qu'il y a dans le caractère catalan quelque chose de fier qui répugne à l'idée de concevoir la société future sous la forme d'une caserne, et qu'il s'est trouvé là-bas un homme acharné à les répandre; ce fut Francesco Ferrer. S'appuyant sur les idées de Bakounine, Ferrer fonda "la Ligue de l'Education rationnelle, qui avait pour principes d'écarter de l'esprit des enfants toute mysticité. Ni Dieu, ni maître, ni loi morale, ni règle, ni contrainte; les enfants, garçons et filles, abandonnés à leur instinct; l'éducation dans la pure liberté." (1) Accusé d'avoir conspirer pour assassiner le roi, il fut condamné à mort et sa fin dramatique fit beaucoup de tapage il y a une vingtaine d'années.

Lénine avait vu juste quand il prédit que dans cette Espagne au sol pauvre, et où la vie est généralement si dure, particulièrement après la guerre, il fallait s'attendre à des mouvements agraires et ouvriers; mais que devaient rencontrer les mouvements de cette sorte. C'est qu'il était enclin, comme tous les marxistes, à sous-estimer la puissance du sentiment religieux. Depuis des siècles et des siècles la civilisation espagnole et le catholicisme se confondent, et il serait difficile de changer les formes économiques et sociales, d'une vieille nation catholique dans une nation sans Dieu.

---

(1) Tharaud "Cruelle Espagne" p.61

Malgré toutes les objections à cette sorte de régime, Lénine réussit à propager ses idées communistes parmi les Espagnols, réussit à causer l'abdication du roi Alphonse, et à établir un gouvernement communiste sous le Premier Ministre Négrin. Les efforts de ce gouvernement à suivre l'idéal de Karl Marx finirent par la guerre civile entre les Loyalistes, conduits par M. Largo Cabellero, le "Lénine espagnol," et les Rebelles, dont le chef est Francisco Franco. Il va sans dire que les Juifs de Russie sont accourus pour défendre le communisme en danger, de même que les Italiens et les Allemands pour défendre le fascisme de Franco; deux légions se trouvèrent face à face: légion rouge et légion fasciste. Toutes les deux avec la même idée "D'exalter la souveraineté de l'Etat et de réduire à rien la liberté humaine." (1)

Parmi les efforts des Juifs pour établir le communisme dans le monde celui qu'ils firent en Hongrie est le plus fort. Le pouvoir des Juifs est arrivé très lentement en Hongrie, mais il disparu très rapidement. Là, aussi, le bolchévisme fut inspiré par les Juifs: Karl Marx, Lénine, Trotzki, Liebecke<sup>t</sup> et Rosa Luxembourg.

Les Juifs arrivèrent en Hongrie de la Russie et de la Pologne, où ils pullulent, les autres de l'Autriche où, avant la Révolution de 1848, ils n'avaient pas le droit de s'établir comme bon leur semblait, ni même, une fois établis quelque part, de fonder un foyer seul; dans une famille, l'aîné était autorisé à prendre femme; quant aux autres enfants, ils n'avaient que le choix entre le célibat, contraire à leur loi religieuse, ou l'émigration dans une contrée plus libérale. Tout naturellement,

---

(1) Tharaud, Jé J. "Cruelle Espagne" p.253

un grand nombre d'entre eux se rendirent en Hongrie, ou ils trouvèrent un pays riche et un accueil débonnaire auquel ils n'étaient guère habitués.

Un phénomène étrange se produisit ; ces gens venus on ne sait d'où, tout juste tolérés, sans droits civils ni autre protection que la bienveillance du seigneur et la bonhomie du paysan, méprisés comme des vagabonds par une population sédentaire, maudits comme les bourreaux du Christ par ces Magyars profondément attachés à leurs traditions chrétiennes, arriv<sup>er</sup>ent, force d'esprit à régenter toute la vie compagne.

De plus en plus ces Juifs gagnèrent de l'argent, entrèrent dans les affaires, où ils montrèrent un sens prodigieux qui bien souvent touche à un manque absolu de scrupules. Les fils de ces vieux commerçants firent à leur tour ce qu'avaient fait les fils de la gentry, dont ils avaient adopté les façons à force de vivre auprès d'elle. Ils abandonnèrent leurs négoes, pour s'engager dans les carrières libérales dédaignées de la noblesse. Ils devinrent avocats, médecins, professeurs. La banque, l'industrie et tout le haut commerce de Pest tombèrent aux mains d'Israël, et avec cela, l'argent.

Bientôt, les Israélites entrèrent dans la politique. La plupart étaient radicaux, franc-maçons ou socialistes. Avec le comte Michel Karolyi, magnat ambitieux de la noblesse hongroise, comme chef, ils gagnèrent à Budapest quelque pouvoir politique. Avec l'idée "qu'il pouvait faire beaucoup avec un peu de bolchévisme, (1), lui et ses Juifs réussirent à renverser la Monarchie et à établir la République Provisoire. Après cela, le Conseil National s'empressa de nommer le comte Karolyi président de la République

---

(1) Tharaud, J.J. "Quand Israël est roi." p.158

Provisoire. Immédiatement Karolyi remplaça les bourgeois démissionnaires par des ministres socialistes, juifs pour la plupart. Ce fut seulement le commencement des Juifs dans la politique.

C'est Karolyi qui les introduisit dans la politique, mais c'est Bela Kun, un Juif de Budapest, qui les y établit. En 1918, il devint un des familières de Lénine, et il fonda à Moscou le congrès des prisonniers de guerre. C'est à ce congrès que fut votée la création d'un cours d'agitateurs. Ce cours dura quatre semaines. Bela Kun et Perlstein, aussi Juif, mirent la haute main sur cet enseignement d'une importance capitale dans la pensée de Lénine. Successivement, ils fondèrent des groupes hongrois, roumain, français, tchèque, finnois, et allemand. Ainei, grande propagation de communisme par Israël.

Quelques semaines après la révolution de Karolyi, Bela Kun, sous le nom de Major Sebestyen, rentra à Budapest, avec un groupe de médecins et d'infirmiers, pour commencer l'agitation communiste en Hongrie. La Croix-rouge russe de Vienne devait lui fournir de l'argent au fur et à mesure de ses besoins. De son aveu, e'est douze millions de roubles qu'il toucha, de novembre 1918 à mars 1919, où s'établit en Hongrie la dictature du prolétariat.

Il eut d'abord peu de succès, son journal "Vores Ujsag" - le Journal rouge - <sup>af</sup> effra<sub>it</sub> moins les gens paisibles qu'il ne les amusait par des violences du genre de celle-ci: " Il ne suffit pas de tuer les bourgeois, il faut encore les mettre en pièces." (1) Les réunions strictement privées, ou il exposait les méthodes de la révolution russe, n'attiraient que quelques intellectuels, étudiants et étudiantes, israélites pour la plupart.

(1) Tharaud, J.J. "Quand Israël est roi" p.175

Le 1er janvier 1919, à la tête d'une bande d'environ six cents membres, chômeurs, de démobilisés, forçats en rupture de ban et de prisonniers russes, Bela Kun envahit la cour d'une caserne et harangue les hommes, qui s'étaient mis curieusement aux fenêtres. D'une chambre partit un coup de feu. Ce fut aussitôt le signal d'une assez vive fusillade entre soldats et communistes. Son échec fut très piteux. Il fut arrêté, et plus tard remis en liberté sur l'intervention de son coreligionnaire, le docteur Joseph Pogany, qui s'attribuait le titre de président des soldats soviets.

Quinze jours après cette affaire, Bela Kun remporta son premier grand succès dans le centre minier de Salgotsryan, à la lisière des Carpathes, où il avait des parents. La population ouvrière, excitée par ses harangues communistes, pilla la ville pendant trois jours. De retour à Budapest, il entraîna sa petite troupe de sans-travail et de démobilisés à l'assaut des imprimeries de deux journaux bourgeois, Ici encore succès complet: toutes les machines furent cassées.

A ce temps-là malgré quelques échecs, Bela Kun et ses communistes firent des progrès de plus en plus, aidé par Pogany. On distribuait ouvertement des brochures communistes dans les rues et les tramways. Karolyi réalisa vivement que si cette invasion continuait, elle rendrait inévitable le triomphe du bolchévisme, en jetant les patriots magyars aux solutions désespérées. (1) Et c'est exactement ce qui se passa après la révolution. Les communistes forcèrent le Gouvernement et Karolyi à démissionner. Ainsi, se formait la dictature du prolétariat.

Bela Kun et ses amis installèrent , à la place de l'ancien Cabinet, un Conseil exécutif, dont les membres prenaient le nom de Commissaires de peuple. Il en donna la présidence à Alexandre Garbai, personnage tout à fait obscur, mais qui avait à ses yeux l'avantage d'être chrétien et de masquer le caractère sémitique de ce mouvement communiste. Sur vingt-six Commissaires, dix-huit en effet étaient juifs. Chiffre incôûsi si on songe qu'en Hongrie il n'y avait que quinze mille israélites sur vingt et un millions d'habitants. Ces dix-huit personnages prirent en main la direction du gouvernement bolchévique; les autres n'étaient que les comparses, au conseil de la République juive.

L'idéal communiste, qui attire si fort Israël, eût été assurément de décapiter d'un seul coup, aristocrates et bourgeois; mais cette opération radicale offrit des difficultés, il fallut se contenter de leur rendre la vie impossible. Ils confisquèrent leurs dépôts dans les banques, et sous les menaces les plus sévères, ils furent sommés de verser aux caisses de l'Etat, dans un délai de deux semaines, leur or, leurs bijoux, leurs objets d'art et toutes leurs valeurs étrangères. Plus tard, on les obligea même à livrer linge et effets, et ne garder pour eux qu'un vêtement, trois chemises, quelques chaussettes et une paire de souliers. Dans leurs maisons ou leurs appartements, ils durent se contenter d'occuper une pièce ou deux, laissant le reste à la disposition d'inconnus qui venaient s'y installer.

" Jamais les Juifs , disent les frères Tharaud, ne se contentèrent excepté des mesures extrêmes." (1)

---

(1) Tharaud, J.J. "Petite Histoire des Juifs" p.179

Dès les premiers jours du régime, tous les stocks de marchandises ayant été déclarés biens communaux, des contrôleurs soviétiques s'installèrent dans les boutiques à côté des commerçants. Un prix bas fut établi pour chaque article de vente; mais afin d'empêcher tout ce qui n'était pas prolétaire de profiter de ces prix de faveur, il fut encore spécifié que nul n'aurait le droit d'acheter le moindre objet s'il n'était porteur d'une carte syndicale et du permis délivré par le concierge.

Puis, à l'exemple de Lénine, on organisa la Terreur. Le chef des terroristes était un certain Cserny, pur Magyar celui-là, mais sympathique aux communistes. Bela Kun, à son retour de Russie, se mit en relation avec lui, lui fournit les subsides nécessaires à l'entretien de ses gens, et l'envoya même à Moscou, pour étudier sur place l'organisation terroriste. Cserny revint au bout de peu de temps, initié aux bonnes méthodes, et ramenant avec lui quatre-vingt bourreaux diplômés pour l'instruction des Hongrois. Ainsi commencèrent les nombreuses exécutions des citoyens par ces "gars de Lénine."

Alors toute chose fut socialiste, les usines, la finance, les imprimées, même l'activité intellectuelle, la littérature et l'art. Le théâtre, cinématographe, lieux de plaisir, devinrent gratuits, il fallait seulement, pour entrer, montrer sa carte syndicale; à l'Université, la plupart des professeurs chrétiens furent expulsés, et on les remplaça par de jeunes Juifs.

Officiellement toutefois, le bolchévisme se défendit de vouloir rien entreprendre contre l'exercice des cultes et la liberté de conscience, les Juifs de la République soviétique

n'entendaient pas être accusés de mener contre le christianisme une guerre de religion.

Quelques semaines ont suffi pour abattre, à Budapest le vieil ordre séculaire. Des gens qui n'éprouvaient ni scrupules ni regrets à sacrifier un monde auquel ils demeuraient profondément étrangers, bouleversèrent tout pour reconstruire à leur guise. Une Jérusalem nouvelle s'éleva au bord du Danube, sortie du cerveau juif de Karl Marx et bâtie des mains juives sur de très anciennes pensées. Depuis des siècles et des siècles, à travers tous les désastres, le rêve messianique d'une cité idéale, où il n'y aurait ni riches ni pauvres ou regrettaient la justice et l'égalité parfaites, n'a jamais cessé de hanter l'imagination d'Israël. Dans leurs ghettos remplis d'une poussière de vieux songes, les Juifs sauvages de Galicie s'obstinent toujours à épier, les soirs de lune, au fond de ciel, quelque signe avant-coureur de la venue de Messie.

Du haut en bas, toute la ville semblait être peinte en rouge: partout des bustes de Lénine, de Karl Marx, de Trotzki, de Liebknecht, et de Rosa Luxembourg; comme des saints des nouveaux jours. Mais tout ce rouge n'arriva à cacher la plus profonde inquiétude. Ces trois cent mille Russes de Lénine, qui devaient sauver la Hongrie, étaient restés à l'état de fantômes dans leur mirage d'Orient, et, à leur place, les armées ennemis passaient la frontière, sous prétexte de secourir contre les excès communistes leurs frères de sang demeurés en terre hongroise.

Autre guerre civile contre le bolchévisme qui résulta en l'échec de Bela Kun. Il échappa, lui, à la frontière et alla rejoindre Lénine et Trotzki à Moscou, en Russie.

Aujourd'hui, le régime juif a pris fin, mais toute la Hongrie se hérissé pour repousser Israël. On veut expulser du pays les cinq cent mille Galiciens arrivés pendant la guerre; on limite le nombre des Juifs admis à l'Université, pour diminuer leur importance dans les professions libérales qu'ils ont envahies; on ferme les loges maçonniques, presque uniquement juives; un peu partout, des banques et des coopératives chrétiennes s'organisent pour remplacer l'intermédiaire hébreu; des maisons d'édition et des journaux se créent, avec la mission de défendre l'intellectuelite nationale. Une lutte violente est engagée entre deux âmes et deux races, la même lutte qu'il y avait avant le règne des Juifs communistes.

Parmi tous les mouvements communistes qu'introduisirent les Juifs tous ont fait faillite, excepté celui qu'ils fondèrent en Russie. Celui-là, reste toujours après une vingtaine d'années, transformé, peut-être, mais au fond le même.

## VI. Conclusion: Leur futur.

On se demande quel sera le futur de cette race jusqu'ici condamnée à errer d'un pays à l'autre. Beaucoup de gens, Juifs et Gentils, ont voulu aider à la solution de leur problème.

L'un de ces Juifs fut le docteur Herzl, correspondant à Paris de la "Nouvelle Presse Libre de Vienne." C'est l'affaire Dreyfus qui révéla à Herzl vers 1895 "cette vieille chose oubliée, qu'un Juif si détaché qu'il soit des habitudes ancestrales, demeure toujours, au milieu des nations où son destin l'oblige à vivre, quelque un de différent, de suspect, contre lequel de vieilles haines sont toujours prêtes à s'éveiller." (1) Par conséquent, il décida d'aider à remédier à ce mal séculaire, dont Juifs et Chrétiens souffrent également. Puisque les Juifs depuis des siècles, au milieu des autres peuples, se trouvent mal à l'aise, il décida que la seule solution serait de trouver quelque part en Palestine ou ailleurs, une terre où le peuple humilié aurait la paix, la dignité, l'équilibre, une patrie à eux, où il pourrait mener une vie comme les autres peuples du monde.

Ce deuxième Moïse fit des exhortations tellement ferventes, qu'une société de Juifs parfaitement désintéressés et rompus aux grandes affaires, fit les démarches nécessaires pour obtenir un territoire. Une autre société, d'un caractère tout différent, constitués par actions, sur le modèle des compagnies à charte britanniques, liquiderait les biens des

---

(1) Tharaud, J.J. "L'an prochain à Jérusalem" p.89

émigrants dans les pays qu'ils laisseraient derrière eux, rendant là-bas dans le nouveau pays maison pour maison, et bien pour bien, de sorte que chacun trouverait au bout de l'exode une situation équivalente, à celle qu'il avait abandonnée. Aux malheureux qui ne possédaient rien, elle assurait du travail. Ceux-ci, partiraient les premiers. Ils bâtiraient des maisons, et construiraient des chemins, pour renover la ville de Jérusalem. Les bourgeois les suivraient attirés, par l'idée d'une vie plus facile, dans un pays plein d'espérance. Sur cette terre il y aurait un drapeau juif, qui serait le signe sous lequel le peuple renaissant s'élancerait à la conquête de sa nouvelle patrie: les trois étoiles d'or qui, dans la pensée de Herzl symbolisent les sept heures de travail, - une de moins que partout ailleurs.

L'antique sentiment messianique est au fond de tout cela, mais on l'y reconnaît à peine, sous des arguments d'hommes d'affaires, de sociologue et de juriste. Rien de la vieille lamentation juive, ni de l'appel à Jehovah. La grande espérance des ancêtres de cultiver la terre, qui n'a jamais cessé d'être dans le coeur des Juifs, prend ici la forme d'une grande émigration, inspirée par Herzl. Beaucoup de Juifs, qui en Russie, s'étaient jetés si volontiers, dans les partis de la Révolution, se rallièrent à la foi nouvelle, qui était moins dangereuse et apportait plus d'espérance.

Les idées de Herzl eurent beaucoup de peine à se réaliser. Ce fut difficile de gagner assez d'argent pour établir les Juifs en Palestine. Les Juifs de la finance, le baron de Rothschild, qui soutenait à force d'argent, des colonies à Jérusalem, et le baron de Hirsch, qui favorisait l'établissement

des colonies en Argentine, ne voulurent pas changer leurs méthodes, pour suivre le nouveau Moïse. Ils avaient accumulé quelques millions d'une foule anonyme, mais ce n'était pas assez, pour une si grande entreprise.

Juste à ce moment-là, le ministre anglais, Chamberlain, qui était très sympathique aux Juifs, ayant lui-même un peu de sang juif dans ses veines,(1), proposa que les Juifs s'établissent dans l'Ouganda. Certes, l'Est-Afrique, n'est pas la Palestine, mais, pensa Herzl, ça serait un aisle provisoire, où le peuple serait libre, et pourrait entrer dans la vie agricole qu'il voulait. Personne, même les Juifs, n'approuvait cette proposition, et devant un déluge de protestations, le gouvernement britannique retira son offre. Pendant ce pilpoul, Herzl mourut.

Mais la mort de Herzl n'arrêta pas la lutte. Dès les premiers mois de la guerre, l'Angleterre, la France et la Russie entreprirent de déterminer, quels seraient leurs lots respectifs dans le démembrement de la Turquie, résultat inévitable de la victoire qu'ils espéraient. Le gouvernement britannique commença par obtenir que la Palestine serait détachée de la Syrie, et deviendrait un pays neutre, avec une administration mi-française et mi-anglaise.

Pour réaliser cette idée, il commença par organiser une propagande, pour intéresser les Juifs à retourner à leur pays natal, le résultat, espérait-il, serait un pays juif sous la protection britannique. Deux ans plus tard, les Alliés acceptèrent l'idée de confier à l'Angleterre le mandat palestinien. Tout de suite, les Juifs, d'Allemagne, de Roumanie, de Pologne, et

---

(1) Tharaud, J.J. "L'an prochain à Jérusalem" p.106

de Russie s'élançèrent par milliers à l'assaut de Jérusalem.

Comment furent accueillis les nouveaux arrivés par leurs voisins? Leur arrivée ne fit plaisir à personne, ni aux Musulmans, ni aux Chrétiens, ni même aux vieux Juifs de Palestine. Les Musulmans dirent que Jérusalem était à eux, qui avaient versé leur sang pour la reconquérir, qu'ils ne voulaient pas devenir esclaves, ni serviteurs des Juifs dans leur propre pays. Les Chrétiens crièrent à leur tour qu'ils avaient battu les soldats turcs pendant les Croisades pour libérer la Terre-sainte et le Tombeau du Christ, ils ne voulurent pas donner cette terre à la race qui a condamné Jésus. De toutes ces protestations, la plus surprenante, à coup sur est celle qui vint de leurs coreligionnaires en Palestine. Ces vieux Juifs, vinrent de toute partie de l'Europe centrale, pour s'établir à Jérusalem, où ils pourraient garder les vieilles coutumes de leur peuple. Très religieux, ils respectaient le sabbat, fréquentaient régulièrement la chère synagogue, et pleuraient et priaient au Mur des Pleurs, comme firent leurs ancêtres. Il est bien facile de comprendre comment ces Juifs ont accueilli les nouveaux arrivés, avec leurs idées modernes. Ils <sup>se</sup>plaignaient que ces gens, avec leurs idées fantastiques de jouer le rôle de l'Eternel, et de rebâtie Jérusalem de leurs mains, n'étaient pas de vrais Juifs. Leurs visages rasés étaient une offense à l'Eternel. Ils oubliaient de prononcer le nom de Dieu dans leurs écoles. Ils ne respectaient pas le sabbat, ils n'allaient pas à la synagogue, ils ne pleuraient pas au Mur des Pleurs, leur livre de prières était l'évangile de Karl Marx, non pas le Talmud ou la Thora.

A ces protestations ferventes le Juif errant répondit que la Palestine était le pays pour l'esprit raisonnable. Il n'était pas venu pour ressusciter un judaïsme suranné. Il avait autre chose à faire ! Le libre génie d'Israël n'est pas aux pieds de Jéhovah, mais sur la terre de Palestine, dans le coin du peuple juif.

Ainsi le nouveau pionnier d'Israël n'a que du mépris, pour ces gens des vieilles colonies - ces bourgeois, dit-il, esclaves du baron de Rothschild, comme les vieux pleureurs du Mur, sont les esclaves de Jéhovah ! Mais lui, Israël moderne, va réaliser, dans l'ordre économique et social, quelque chose de comparable à ce qu'il accomplit autrefois dans le domaine du divin.

C'est le nouveau messianisme, la réalisation de l'espoir d'un foyer juif réveillé par Moïse Hess et Léo Pinsker. Et dans ce messianisme nous voyons les mêmes tendances communistes que les Juifs montrèrent autrefois pendant les jours de leur pouvoir en Hongrie, en Autriche, en Espagne, en Allemagne; et qu'ils montrent aujourd'hui en Russie.

Ces pionniers de la nouvelle Sion ont cessé de croire dans l'Eternel. L'idée de Dieu est remplacée par l'idée du peuple juif, et ils expliquent la phrase de l'ancien Testament: "La terre ne sera vendue à perpétuité, car la terre à moi, dit Israël." (1)

Cette idée du peuple juif avec ses tendances communistes est au fond de toute la conduite des affaires sociales et économiques.

---

(1) Tharaud, J.J. "Petite histoire des Juifs" p.156

Il y a une caisse, le Fonds national, qui est alimenté par tous les Juifs du monde. Cette caisse achète, morceau par morceau, le sol sacré des ancêtres, et le concède à titre temporaire au nouveau venu. Si l'émigrant a des ressources suffisantes, ou lui remet un lot, pour un bail à long terme, sous la réserve expresse que lui et sa famille seront seuls à l'exploiter, sans recourir à la main d'oeuvre indigène. Il lui est aussi loisible d'entrer, comme associé, dans une de ces colonies, qui se sont fondées là-bas, les unes sous la forme communiste, dans l'indivision complète, les autres en coopératives, d'autres sous un régime mixte, chaque famille travaillant son lot, et toutes les familles d'une même colonie réunies pour l'achat des instruments, des sémences, du bétail, et tous les frais généraux. Si l'émigrant est sans argent, il est engagé comme ouvrier dans une ferme du Fonds National. Tous ces ouvriers sont organisés en groupes qui bâtissent des routes, des maisons, des édifices publics, d'un style moderne et pratique.

La terre appartient au peuple Juif et chaque colon n'est que le fermier d'Israël. Si une ferme est mal cultivée et ne marche pas bien le peuple Juif se réserve le droit de la retirer à l'expiration du bail. Et si un colon a des ressources qu'il veut investir dans la terre, il a le privilège de le faire, si non, il ne faut rien déboursier pour s'en procurer une. Aussi, il n'y a plus l'esclave d'autrefois, le pauvre travaille pour la cause Nationale. Ainsi, du même coup, Israël se débarrasse, du moins à son avis, de deux choses: capitalisme et salariat.

Ainsi, nous voyons encore un effort, par les Juifs, de réaliser les théories communistes. Nous nous demandons s'ils peuvent réussir à développer avec succès en Palestine, ce communisme, qui eut tels résultats malheureux pour Israël en Allemagne, en Autriche et en Hongrie.

Ces pionniers d'Israël ont confronté bien des difficultés. La première de ces difficultés c'est que le pays est misérable. Il y a peu de bonnes terres, des vallées marécageuses et malsaines, des pentes de rochers et de cailloux qu'il faut reconstruire en terrasses, comme elles l'ont été autrefois, pour retenir ce morceau de terre sur laquelle se trouvent le mûrier, l'olivier et la vigne. Il y a peu d'arbres, peu d'eau, et beaucoup de déserts.

Pour faire cette tâche il faudra beaucoup de paysans, entraînés aux plus rudes travaux sous un climat peu bienveillant. Est-ce qu'on pourra les trouver parmi ces Juifs industriels?

Une autre difficulté qui s'est présentée c'est qu'il n'y a pas assez d'argent pour financer cette grande entreprise. La plupart de la population juive est misérable, par conséquent, il fallut toujours demander de l'argent aux mêmes personnes, qui, après avoir montré beaucoup de générosité, finirent par se lasser de donner. Aussi, l'argent cessa de couler.

Autre difficulté, Au commencement, l'idée de retrouver en Palestine le "home national" des Juifs, fut acceptée avec beaucoup d'enthousiasme, particulièrement à New-York, la vraie capitale d'Israël, avec ses deux millions de Juifs, Mais après les premiers enthousiasmes à l'idée d'avoir un pays, les Juifs ont commencé à réaliser le sacrifice qu'il exigeait. Les Juifs

fermement établis en Amérique, en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en France, eurent de la peine à quitter leurs comforts surs, pour recommencer la vie, avec un futur fort douteux. D'autre part, s'ils voulaient tous rebâtir la Palestine et former un pays national pour Israël, une fraction seulement y trouverait une place.

Nous nous demandons comment vont se résoudre les difficultés palestiniennes. Est-ce que les sionistes vont réussir ou échouer? Nous voyons qu'au point de vue spirituel, les sionistes ont remporté un grand succès, "Ils ont ressuscité ce lien vivant indispensable à un peuple : une langue nationale"(1) Abandonnée depuis des siècles, pour le yiddisch, dans la conversation, cette langue classique a été adoptée de nouveau. Dans toutes les écoles de Palestine, sciences, littérature, philosophie, histoire, tout, est enseigné en hébreu. Il n'y a pas enfant juif dans toute la Judée qui ne parle aujourd'hui la langue de Moïse comme sa langue naturelle.

Pour couronner ce grand effort ressusciter l'hébreu, les sionistes ont inauguré, en 1924, sur le Mont des Oliviers, une Université hébraïque, où fleurissent tous les génies juifs.

Les Palestiniens, croient, aussi qu'ils ont remporté un autre succès: le communisme. L'internationalisme de Moscou et le nationalisme palestinien, se rejoignent dans une pensée profonde. Ils se relient par cette idée commune, la plus ancienne en Israël, que la race juive est une race élue, destinée à conduire l'humanité vers le bonheur et le succès. En détruisant l'ancienne société russe, les communistes de Moscou prétendent travailler pour le bien de l'humanité toute entière. En

---

(1) Tharaud, J.J. "Petite histoire des Juifs" p.265

ramenant en Palestine l'ancien esprit biblique les sionistes croient qu'ils ne travaillent pas seulement pour eux, mais pour le bien du monde.

Ainsi nous voyons les Juifs attirés par deux forces - le bolchévisme et le sionisme. Est-ce cette ardeur de justice et d'égalité, qui a duré depuis le temps des Prophètes ne peut se manifester que sous une forme de messianisme national ou social? Nous avons remarqué que les Juifs, croyant qu'ils sont le peuple élu pensent qu'ils ont trouvé dans le communisme le moyen de s'établir parmi les autres peuples du monde, et ils ont adopté ces théories en Palestine ou ils furent chassés par tout le monde. Le sionisme n'est que l'expression extrême du sentiment juif retrouve par des intellectuels qui l'avaient longtemps dédaigné. Mais en dehors du sionisme on voit ce même sentiment se manifester sous les formes les plus diverses, renaissance religieuse, activité littéraire et artistique d'inspiration purement hébraïque, nouvelles façons d'être dans les rapports sociaux. Et peut-être y a-t-il dans tout cela un excès qui, si l'on n'y prend garde, pourrait devenir aussi déplaisant que l'humilité de jadis.

En ce moment, quand nous voyons les Juifs chassés plus que jamais d'un pays à l'autre, repoussés par tout le monde, même par leurs propres coreligionnaires, nous nous demandons si le futur leur garde une place qu'ils pourront appeler leur propre pays, un endroit où ils pourront mener une vie libre et naturelle, comme les autres peuples du monde. Peut-être les frères Tharaud, ces étudiants inépuisables de cette race nous donneront-ils la solution de ce problème dans les livres qui suivront.

## Bibliographie

## 1. Les oeuvres des frères Tharaud.

## A. Romans.

" Dingley, l'illustre écrivain"

Paris, Plon-Nourrit et Cie - 1925

" Les Hobéreaux"

Paris, Plon - 1931

" La maîtresse servante"

Paris, Plon - Nourrit et Cie - 1921

"Les bien-aimées"

Paris, Plon -1932

"La chronique des frères ennemis"

Paris, Plon - 1929

## B. Livres de guerre

"La bataille à Scutari"

Paris , Plon -1927

"Une relève"

Paris, Plon- Nourrit et Cie - 1924

"La randonnée de Samba Diouf"

Paris, Arthème Fayard et Cie -1926

## C. Livres de voyage

"La fête arabe"

Paris, Plon-Nourrit et Cie 1922

"L'ombre de la Croix"

Paris, Emile-Paul Frères, Éditeurs -1927

"Rabat, ou les heures marocaines"

Paris, Plon -1920

"Marrakech"

Paris, Plon -1920

"Un royaume de Dieu"

Paris, Plon-Nourrit et Cie -1928

"Quand Israël est roi"

Paris, Plon - 1921

"Le chemin de Damas"

Paris, Plon -1923

"L'an prochain à Jérusalem"

Paris, Plon -1924

"Rendez-vous espagnols"

Paris, Plon-Nourrit et Cie 1925

"La rose de Sâron"

Paris, Plon 1927

"Fez, ou les bourgeois de l'Islam"

Paris, Plon -1930

"Paris-Saïgon dans l'azur"

Paris, Plon -1932

"Cruelle Espagne"

Paris, Plon - 1937

"Le fin des Habsbourg"

Paris, Flammarion -1933

"L'oiseau d'or"

Paris, Plon -1931

"Le passant d'Ethiopie"

Paris, Plon -1936

"Vienne le rouge"

Paris, Plon - 1934

"Alerte en Syrie"

Paris, Plon -1937

"Les grains de la Grenade"

Paris, Plon -1938

"Les cavaliers d'Allah"

Paris, Plon -1925

"La semaine sainte à Séville"

Paris, Lapina - 1927

"Quand Israël n'est plus roi"

Paris, Plon -1933

"La jument errante"

Paris, Les éditions de France -1933

"Bar-Cochebas"

Paris, Plon - 1931

## D. Biographie et belles lettres.

"La tragédie de Ravallac"

Paris, Plon-Nourrit et Cie -1922

"La vie et la mort de Déroulède"

Paris, Plon-Nourrit et Cie -1925

"Notre cher Péguy" , tome un

Paris, Plon -1937

"Notre cher Péguy" , tome deux

Paris, Plon 1937

"Petite histoire des Juifs"

Paris, Plon -1928

"Mes années chez Barrès"

Paris, Plon -1928

"Histoires vraies"

Paris, Flammarion. -1933

## 11. Livres critiques.

Bertaut, Jules

"Le roman nouveau"

Paris,

1920

pp.34-56

Fay, Bernard

"Panorama de la littérature  
contemporaine"

Paris, Editions KRA -1925

Perrin et Cie - 1928

pp.43-70

Henriot, Emile

"Livres et portraits"

Paris, Flon -Nourrat et Cie 1923

pp 317-323

Lalou, R.

"La littérature française

contemporaine de 1870 à nos jours"

Paris, G. Sres et Cie -1924

p767

Lasserre, Pierre

"Portraits et discussions"

Paris, Garnier frères

pp.351-359

- Kunitz,  
 "Authors Today and Yesterday"  
 New York, The H.W.Wilson Co-1933  
 pp.645-647
- Larousse,  
 "Du XXe siècle", tome VI  
 Paris
- Montfort, Eugene  
 "Vingt-cinq ans de littérature  
 française"  
 Paris, Librairie de France-  
 pp.295-298
- Moreau, P  
 "Le victorieux XXe siècle"  
 Paris, Plon-Nourrit et Cie 1925  
 pp.189-213.
- Praviel, Armand  
 "Du romantisme à la prière"  
 Paris, Perrin et Cie -1921  
 pp.99-120
- Senechal, Christian  
 "Les grands courants de la littérature  
 française contemporaine"  
 Paris, Société française d'éditions  
 littéraires et techniques - 1934  
 p.218
- Stevens, Winifred  
 "French Novelists of Today"  
 London, John Lane, The Bodley  
 Head 1915
- Strowski, F  
 "Tableau de la littérature française  
 au XIXe siècle et au XXe siècle"  
 Paris, Paul Mellotée - 1924

## III. Revues et journaux.

- Charpentier, John "Jérôme et Jean Tharaud"  
 Mercure de France  
 le 15 février 1931  
 pp. 327-330
- Gillet, Louis "Charles Péguy et les frères  
 Tharaud"  
 Revue des deux mondes  
 mars 1926  
 pp. 70
- "M. Jérôme Tharaud"  
 Revue des deux mondes  
 le 1er décembre 1938  
 pp. 624-640
- Grognon, Stephen "Literary Studies of greater  
 France"  
 Edinburgh Review  
 octobre 1922
- Lafue, Pierre "La vie littéraire"  
 Revue Hebdomadaire  
 octobre 1929
- Le Cardonnell, Georges "Les Tharaud"  
 Revue Universelle"  
 le 1er janvier 1921

- Le Figaro  
"Jérôme Tharaud, de l'Académie française, et Jean"  
le 2 décembre 1938
- Le Grix, François  
"Nos livres et nous"  
Revue Hebdomadaire  
le 7 août 1920
- "Notre cher Péguy"  
Revue Hebdomadaire  
mai 1926
- Le Mois  
"Vienne la rouge"  
le 1 septembre 1934
- Mabille de Poncheville, A.  
"L'œuvre de J. J. Tharaud"  
Mercure de France  
1er mai 1938
- Massis, Henri  
"L'art des Tharaud"  
Revue Universelle  
le 1er juillet 1922
- Roubaud, Louis  
"Journalisme et littérature"  
Le Mois  
le 1er mai 1934

Stephens, Winifred

"I.J.Tharaud"

London Mercury

mai 1922

Tharaud, J. et J.

"Comme nous travaillons à  
deux"

Le Figaro

le 3 décembre 1938

Wilson Bulletin

janvier 1939



